

la couronne de Golconde

henri vernes



UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior



JUNIOR

HENRI VERNES

BOB MORANE

LA COURONNE DE GOLCONDE



MARABOUT

I

L'étrave du paquebot *Gange* fendait, telle une gigantesque hache, les eaux calmes et bleues de l'océan Indien qui s'ouvraient devant elle en un double sillon d'argent. Dans le ciel, d'un bleu plus pâle que la mer, le soleil ressemblait à une énorme pièce de métal chauffé à blanc. L'après-midi était déjà assez avancé et, pendant que le navire de toute la puissance de ses diesels, filait en direction de l'est, un groupe de spectateurs entourait, dans le salon des secondes, deux hommes assis de part et d'autre d'une table et qui se livraient à une partie de poker acharnée. Le premier de ces hommes était un petit Méridional à la moustache dessinée comme au pinceau, aux cheveux noirs soigneusement calamistrés, et dont le complet de palm-beach gris clair flottait autour d'un corps maigre, comme desséché. Le second joueur, lui, était un homme de haute taille, aux cheveux bruns et lisses, aux traits grossiers et au teint fleuri et dont la mine réjouie – ainsi, d'ailleurs, que la liasse de billets posée devant lui – montrait clairement combien la chance lui était favorable.

Une nouvelle fois, le joueur au complet de palm-beach distribua les cartes, cinq à son vis-à-vis, cinq à lui-même. Ensuite, quand chaque joueur se fut emparé de son jeu, le donneur interrogea son adversaire du regard, mais l'homme au teint fleuri se contenta de secouer la tête négativement en disant du bout des lèvres :

— Pas de cartes... Servi...

Lentement, le Méridional écarta deux cartes et en prit deux autres. Alors, son adversaire poussa négligemment devant lui cinq billets de mille francs qui allèrent s'ajouter à la mise initiale, au centre de la table. Une telle prodigalité ne parut pas étonner l'homme au complet de palm-beach, qui, déposant dix mille francs sur les autres billets, déclara d'une voix assurée :

— Cinq mille... plus cinq mille...

Un peu de surprise se peignit sur les traits de l'homme au teint fleuri.

— Eh ! Eh ! comme vous y allez, l'ami, dit-il. Est-ce que, par hasard, la chance tournerait ?

Il haussa les épaules et sourit. Ensuite, lentement, comme à regret, il poussa devant lui cinq nouveaux billets de mille francs, pour dire encore :

— Cinq mille, pour voir...

Avec le geste à la fois triomphant et mystérieux du prestidigitateur en train de sortir un rhinocéros de son haut-de-forme, le Méridional étala son jeu sur la table, pour dire d'une voix remplie d'une douce satisfaction :

— Quatre dames !...

Les quatre dames étaient là et, à leur vue, le visage de l'homme au teint fleuri se ferma.

— Ma parole, l'ami, dit-il d'une voix sourde, voilà un fameux jeu !...

Il s'interrompit, éclata de rire, puis continua :

— Malheureusement, je me vois obligé de vous décevoir en vous montrant quatre as...

Il retourna son jeu et montra en effet quatre as. L'homme au complet de palm-beach se dressa d'un bond et repoussa les cartes avec mauvaise humeur.

— Décidément, monsieur Jason, je préfère laisser ma place à un autre. Vous avez trop de chance... Beaucoup trop de chance...

Quand le Méridional eut quitté le salon pour gagner le pont, le dénommé Jason attira à lui l'argent qu'il venait de gagner, et qui vint grossir la liasse, alluma une cigarette puis, se renversant sur sa chaise, dit à l'adresse des assistants :

— Sans doute, messieurs dames, avez-vous entendu ce que vient de dire mon infortuné adversaire : « Je préfère laisser ma place à un autre » – eh bien cette place est toute chaude ! Avis à qui veut la prendre pour augmenter le magot d'Hubert Jason. Hubert Jason, le Roi du Poker. Hubert Jason, qui aide les gens riches à soulager le trop-plein de leurs portefeuilles. Opération sans douleur. Qu'on se le dise !...

Comme personne ne répondait à cette offre, Jason éclata d'un rire grossier.

— Allons, tous des fauchés, tous des froussards ! Tous des gens qui tiennent à leur argent, à croire qu'ils espèrent l'emporter dans leur tombe pour qu'il les aide à goûter aux plaisirs de l'enfer !

Jason se tut et redevint soudain sérieux. Ses regards s'étaient arrêtés sur un grand diable aux cheveux coupés en brosse, encore très jeune, mais dont le visage osseux, tanné et bronzé, indiquait qu'il avait côtoyé bien des dangers, et cela sous tous les climats. Vêtu d'un complet de tweed qui, comme son propriétaire, devait avoir pas mal bourlingué, il se tenait légèrement à l'écart des autres assistants et contemplait la scène d'un air un peu absent.

Du doigt, Hubert Jason désigna l'inconnu au complet de tweed.

— Vous, là-bas !... Ne vous montrerez-vous pas plus audacieux que les autres ?

L'interpellé sursauta et se toucha la poitrine de l'index.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ? interrogea-t-il à l'adresse de Jason. Le joueur eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien à vous que je parle, en effet. Voudriez-vous battre un peu les cartes en ma compagnie ?

L'autre haussa les épaules.

— Battre les cartes en votre compagnie ? Pourquoi ? Je ne suis pas joueur et je n'ai aucune raison de le devenir. Il y a bien assez de façons de dépenser son argent agréablement... et intelligemment.

A nouveau, le gros rire d'Hubert Jason éclata.

— Allons, dit-il de sa voix grasseyante, je m'étais trompé à votre sujet. Je vous avais pris pour un type ayant du cœur au ventre, mais il ne faut pas se fier aux apparences. Un froussard comme les autres, voilà ce que vous êtes...

Dans les yeux gris acier de l'homme aux cheveux en brosse, une lueur s'alluma, mais seulement le temps d'un éclair. Hubert Jason ne lui plaisait guère, et il eut aimé lui envoyer une paire de claques, comme à un gamin mal élevé. Pourtant, il savait se conduire dans le monde, et il n'ignorait pas qu'il est plutôt mal

venu de gifler quelqu'un en public, à moins d'avoir pour cela des raisons tout à fait sérieuses. Puisqu'il aurait aimé donner une leçon à Jason, pourquoi ne pas tenter de la lui donner justement sur son propre terrain : le jeu.

— Après tout, fit l'homme aux cheveux en brosse d'une voix nonchalante, pourquoi n'accepterais-je pas votre proposition ?

— Vous voulez dire que vous consentiriez à faire une petite partie avec moi ? interrogea Hubert Jason.

— C'est ce que je veux dire, en effet... Une fois encore, le rire du joueur éclata.

— Tout compte fait, fit-il, je crois que je demeurerai sur ma première impression : vous avez réellement du cœur au ventre... Il ne nous reste donc plus qu'à commencer cette fameuse partie, monsieur... ?

— Bob Morane, fit l'autre en s'asseyant en face de Jason et en se mettant en devoir de battre les cartes avec tout juste assez de maladresse pour que son adversaire reconnaisse en lui le joueur occasionnel qu'il était effectivement.

Habitué à éprouver des sensations plus violentes et plus saines, Bob Morane n'avait jamais pris plaisir au jeu et si, au cours de son existence aventureuse, il s'y était adonné à plusieurs reprises, c'était forcé par les circonstances, soit pour tuer le temps au cours de longues heures de solitude au sein des forêts et des steppes, en compagnie de quelque autre coureur d'aventures, soit parce que sa vie en dépendait. Ce jour-là cependant, quand il vit fondre la liasse de billets posée devant Hubert Jason et, par compensation, grossir celle posée devant lui, il se sentit empoigné par une joie sourde. Non à cause de l'argent gagné, mais de la leçon qu'il donnait au matamoresque « Roi du Poker ».

Logiquement, Bob aurait dû perdre devant le joueur averti qu'était Jason, mais il était né coiffé, « mal coiffé », disait-il souvent en riant et en passant les doigts de sa main droite dans ses cheveux coupés en brosse. En outre, Morane jouait avec intelligence et psychologie, ne s'aventurant pas trop audacieusement quand il devinait que son adversaire avait du jeu et bluffant effrontément quand il le savait mal pourvu ou

quand lui-même, servi par la chance, tenait en main les meilleures cartes.

Cette tactique, associée à cette chance, ne tarda pas à porter ses fruits. Au bout d'une demi-heure, la liasse qui se trouvait initialement devant Hubert Jason avait complètement fondu, et le joueur avait dû tirer de nouveaux billets de sa poche, des billets qui fondaient à leur tour, venant sans cesse grossir les gains de Morane. Ce dernier, en gentilhomme, avait offert à différentes reprises à son adversaire d'interrompre la partie, mais Jason, qui espérait sans cesse trouver l'occasion de « se refaire », avait chaque fois refusé net. Froidement, Morane continua à jouer, un peu étonné lui-même de cette chance insolente, mais sans en laisser rien paraître, et en continuant à gagner imperturbablement.

Tout absorbé par le jeu, Bob Morane n'avait pas remarqué une jeune fille qui, assise un peu à l'écart, l'observait avec curiosité. Âgée de vingt ans à peine, elle possédait cette beauté exotique qui, légèrement éteinte sous les cieux gris du nord, prend au soleil du sud un éclat nouveau. Sa coiffure, cheveux noirs tirés en bandeaux et ramenés dans la nuque en un épais chignon, pouvait paraître sévère, mais cette sévérité était tempérée par l'éclat des yeux noirs, taillés en amande et ombragés de longs cils, par la chaude coloration de la peau aux reflets cuivrés. Une mise élégante, mais sans recherche exagérée, ajoutait encore à la distinction de l'inconnue. Selon toute évidence il s'agissait là d'une métisse indo-européenne. Le fait que le *Gange* faisait route vers l'Inde donnait d'ailleurs une plus grande probabilité encore à cette supposition.

Sans soupçonner la curiosité dont il était l'objet, Morane continuait à jouer et à gagner. Naturellement, cette chance arrogante avait attiré de nouveaux spectateurs autour de la table, et la partie se continua dans une atmosphère de fièvre encore accentuée par la nervosité d'Hubert Jason qui, au fur et à mesure qu'il perdait, tenait de moins en moins en place et transpirait comme une gargoulette. Parfois, il faisait un coup heureux et semblait reprendre un instant espoir, mais la chance l'abandonnait presque aussitôt, et il se remettait à perdre avec la même régularité que précédemment.

Bientôt, après une dernière donne favorable à Morane, il n'y eut plus le moindre billet devant Jason. Alors, Bob lui lança un regard interrogateur, auquel son adversaire répondit par une grimace et un haussement d'épaules, pour dire ensuite d'une voix piteuse :

— La guerre se termine faute de munitions, monsieur Morane. Je suis nettoyé, liquidé...

Jason se tut un moment, pour reprendre ensuite :

— J'avais pourtant grand besoin de mon argent... Visiblement, il regrettait maintenant d'avoir joué... et perdu.

Durant quelques secondes, Bob Morane demeura songeur. Il avait joué avec la seule intention de donner une leçon à Jason, bien décidé à se retirer s'il commençait à trop perdre lui-même. Mais il avait gagné et il se trouvait bien embarrassé de l'argent empilé maintenant devant lui et qui, peu de temps auparavant encore, appartenait à son adversaire. Il devait y avoir là un peu plus d'un million de francs français, et Bob se demandait ce qu'il allait en faire. L'empocher ? Ces billets gagnés au jeu lui brûleraient les poches. Tout ce qu'il avait voulu c'était, comme il vient d'être dit, donner une leçon au soi-disant Roi du Poker, et maintenant que la leçon était donnée il ne voyait pas de raisons pour continuer plus loin dans cette voie.

— Puisque vous avez besoin de cet argent, monsieur Jason, dit-il, il y aurait peut-être une possibilité pour vous de le regagner ?

L'étonnement se peignit sur les traits de Jason.

— Le regagner ? Comment ?... Je n'ai plus le moindre argent pour continuer le jeu !

— Pourquoi ne pas jouer à quitte ou double la somme que vous venez de perdre ? J'aimerais vous laisser une chance, la dernière. Si vous tirez la plus haute carte, vous reprenez votre argent, tout simplement.

— Et si je tire la carte la plus basse, je vous devrai le double de cette somme. C'est bien cela ?

Morane hocha la tête affirmativement.

— C'est bien cela, en effet.

Hubert Jason demeura un moment silencieux. Il était joueur et aurait visiblement aimé tenter à nouveau la chance

pour essayer de regagner son argent. Mais gagnerait-il ? Avec un adversaire aussi chanceux que Morane, il était tout naturel d'en douter. Finalement, Jason prit une décision.

— Tant pis, fit-il en criant presque, je vais tenter une fois encore ma chance ! Si je gagne, ce sera tant mieux. Si je perds, monsieur Morane, vous me ferez crédit sur parole. J'ai besoin de mon argent pour réaliser une grosse affaire aux Indes. Si je la réussis, je serai assez riche pour pouvoir payer cette dette sans même sourciller.

Lentement, Morane s'était mis à mélanger les cartes qu'il étala ensuite, dos vers le haut, devant lui sur la table.

— Tirez le premier, dit-il à l'adresse de Jason.

Le « Roi du Poker » considéra longuement les cartes, puis il en prit une, sur laquelle il jeta un rapide coup d'œil. A son tour, sans marquer la moindre hésitation, Bob se servit. Serrant la carte contre sa poitrine, il la regarda de façon à ce que personne d'autre que lui ne puisse en voir le signe. Alors, il porta à nouveau ses regards sur son adversaire.

— A vous de parler, monsieur Jason... Lentement, Jason retourna la carte qu'il tenait en main, en disant d'une voix triomphante :

— As de pique !

C'était bien un as de pique, en effet. Alors, Morane fit la grimace et jeta sa propre carte sur le jeu, l'image toujours cachée.

— Vous avez gagné, monsieur Jason, dit-il. Reprenez votre argent...

L'interpellé ne se fit guère prier. Rapidement, il empocha les liasses de billets et sortit. Dans des murmures, les spectateurs se dispersèrent à leur tour. Alors, Morane se mit à rire silencieusement comme s'il venait de se raconter une bonne histoire. Il se leva et, à pas lents, gagna le bar. Quand il eut disparu, la jeune fille qui, tout à l'heure, observait Bob avec curiosité, quitta son fauteuil et s'approcha de la table où le jeu de poker était demeuré étalé. Avec soin, elle avait repéré la carte jetée quelques instants plus tôt par Morane. Elle la retourna : c'était un as de cœur.

II

Bob Morane voyageait moitié pour son plaisir, moitié pour affaires. Pour son plaisir parce qu'il comptait visiter Ceylan en zigzag ; pour affaires parce qu'il voulait en rapporter un récit de voyage qui, illustré de nombreuses photos et publié par un grand éditeur parisien, lui rapporterait une confortable provision d'espèces sonnantes. Ces beaux projets n'empêchaient pas la traversée de l'océan Indien d'être interminable. Depuis le départ de Marseille, il y avait eu les escales de Port-Saïd, puis de Djibouti pour rompre la monotonie du voyage. Depuis Djibouti cependant, rien d'autre que la mer et encore la mer, le ciel et encore le ciel, avec le soleil qui distillait à longueur de journées son cuivre fondu. C'était donc avec un certain plaisir que, cet après-midi-là, Bob avait goûté le petit intermède de la partie de poker avec Hubert Jason. Peut-être avait-il réussi à inculquer la sainte horreur du jeu à son adversaire. Dans le cas contraire, ce qui était plus probable, car Jason devait appartenir au genre « pêcheur endurci », il aurait toujours tenté l'impossible et, comme il n'avait pas gagné le moindre billet, sa conscience demeurerait nette.

Ce fut donc le cœur et le pied léger que, ce soir-là, Morane pénétra dans la salle à manger des premières classes. Il avait pris une douche, passé du linge frais et endossé un léger smoking d'alpaga crème. Il se sentait donc en pleine forme. D'ailleurs, il ne regretta pas d'avoir fait un peu de toilette quand, s'approchant de sa table, il se rendit compte qu'une ravissante créature y avait pris place. Une ravissante créature aux cheveux couleur de jais, aux yeux de princesse des Mille et Une Nuits et qui n'était autre que la jeune fille qui, tout à l'heure, dans le salon des secondes, marquait tant d'intérêt à son égard. A vrai dire, au cours de la traversée, Bob avait entrevu à plusieurs reprises déjà la jolie métisse mais comme, en voyage, il aimait jouer les loups solitaires, jamais il n'avait eu

l'occasion d'échanger la moindre parole, ni même le moindre salut avec elle.

« Loup solitaire peut-être, mais galant homme malgré tout », songea Bob en s'approchant de la jeune fille et en s'apprêtant à s'incliner devant elle. Ce fut à ce moment que le commissaire de bord, qui devait guetter son arrivée, s'approcha en disant :

— Vous m'excuserez, commandant Morane, d'avoir placé mademoiselle à votre table, mais elle a formulé le désir de dîner au second service plutôt qu'au premier, auquel elle était habituée jusqu'ici, et comme il n'y avait pas d'autre place disponible que celle-ci...

D'un geste de la main, Morane interrompit le commissaire, pour dire avec un sourire :

— Ne vous excusez surtout pas. Le pauvre esseulé que je suis ne pourrait rêver compagnie plus agréable que celle de mademoiselle...

Le compliment dut avoir le don de plaire à la jeune fille, car elle répondit par un sourire à celui du Français, tandis que le commissaire parlait à nouveau :

— Mais laissez-moi faire les présentations : Le commandant Morane... Miss Diamond...

Morane s'inclina, serra la petite main qui lui était tendue et, tandis que le commissaire se détournait pour vaquer à ses occupations, il prit place en face de la jeune fille, de l'autre côté de la table.

Durant un moment, l'homme et la charmante Eurasienne demeurèrent silencieux, à se dévisager avec le plus de discrétion possible. Ce fut Miss Diamond qui, la première, prit la parole.

— J'ai beaucoup admiré votre maestria au poker, cet après-midi, commandant Morane...

Bob hochà la tête avec un sourire un peu narquois.

— Ma maestria ?... Vous exagérez, Miss... Pour tout vous avouer, j'ai rarement joué dans mon existence. Le jeu est en effet un sport qui est loin d'avoir ma préférence. Tout ce que je désirais, c'était donner une bonne leçon à ce matamore d'Hubert Ja... Comment diable s'appelle-t-il encore ?

— Hubert Jason, glissa la jeune fille.

— C'est bien cela, Hubert Jason. Tout ce que je désirais donc, c'était lui donner une leçon.

— Une leçon qui, si la chance avait mal tourné, aurait pu vous coûter cher. D'après ce que j'ai pu en juger, les enjeux étaient assez élevés...

— Oui, assez élevés, en effet. Mais ne vous méprenez pas. Je n'ai aucune intention de jouer les héros.

— Je me demande d'ailleurs ce qu'il pourrait y avoir d'héroïque dans le fait de s'entêter à manipuler des cartes jusqu'à être acculé à la ruine.

— Non, si les choses avaient mal tourné pour moi, je n'aurais pas hésité à tirer mon épingle du jeu. Heureusement, la chance m'a été favorable...

Une moue de doute plissa le visage lisse de Miss Diamond.

— La chance vous a été favorable, certes, reconnut la jeune fille, mais pas jusqu'au bout puisque, finalement, avec ce malheureux coup de quitte ou double, vous avez fini par reperdre tout ce que vous aviez gagné...

Bob Morane eut un geste d'impuissance.

— Que voulez-vous, fit-il, la chance est ainsi, versatile et infidèle ! Pendant longtemps, elle vous sourit, puis elle se retourne brusquement et montre son second visage, celui de la guigne.

Longuement, la jolie métisse considéra son interlocuteur, comme si elle voulait lire en lui. Un sourire énigmatique plissait d'ailleurs ses lèvres pleines et roses. Finalement, elle parla, pour demander à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous depuis longtemps cet Hubert Jason, commandant Morane ?

Bob sursauta légèrement, tant cette question l'étonnait. Ce fut néanmoins sans le moindre embarras qu'il répondit :

— Hubert Jason ? Je l'ai croisé une fois ou deux sur le pont ; depuis notre départ de Marseille. A part cela, il m'était aussi inconnu qu'une pomme pour un poisson des grandes profondeurs...

Cette réponse, pourtant catégorique, ne parut pas satisfaire Miss Diamond.

— Si vous ne connaissiez pas Hubert Jason, dit encore la jeune fille, pourquoi alors avez-vous feint de perdre au quitte ou double, alors que vous aviez tiré un as de cœur, la plus haute carte du jeu selon vos conventions ?

Cette fois, Morane ne sursauta pas. Il se contenta de dire doucement :

— Eh ! Eh ! Seriez-vous sorcière par hasard, pour ainsi tout connaître ?

— Il n’y a rien de sorcier à cela. Après votre départ, j’ai simplement retourné la carte que vous aviez jetée. C’était l’as de cœur...

— Êtes-vous certaine de ne pas vous être trompée de carte ?

— J’en suis certaine...

Morane eut un geste fataliste.

— Dans ce cas, fit-il, je dois m’avouer vaincu, et il me faut confesser ma petite supercherie. Il est tout naturel que votre curiosité soit éveillée et que vous vous demandiez pourquoi, ne connaissant, pas cet Hubert Jason, je lui ai fait ainsi cadeau d’un million de francs. C’est que, voyez-vous, Miss Diamond, ayant gagné cet argent au jeu, je ne le considérais pas comme étant mien. En offrant à Jason de jouer à quitte ou double, je lui donnais une occasion de rentrer en possession de son bien. Mais, encore une fois, la chance me favorisa. Jason avait tiré l’as de pique. Une très grosse carte donc. Je déclarai qu’il avait gagné et évitai de montrer ma propre carte. Ainsi, je pus partir la conscience tranquille...

À nouveau, la jeune fille considéra longuement son interlocuteur. Cette inspection dut être favorable, car Miss Diamond eut un large sourire découvrant des dents chacune pareille à une perle du plus bel orient. Elle leva son verre qu’un serveur venait de remplir et dit :

— Eh bien, à présent, il ne nous reste plus qu’à boire à votre honnêteté, monsieur Morane !...

A son tour, Bob leva son verre.

— Ou à ma bêtise, enchaîna-t-il.

Ils burent, et le reste du repas s’écoula sans qu’il fût encore question de la fameuse partie de poker de l’après-midi.

Après le dîner, Miss Diamond s'étant retirée pour se changer en vue du bal ayant lieu ce soir-là dans le salon des premières classes, Bob s'était promené en solitaire sur le pont. La jeune fille avait bien formulé le souhait de le rencontrer au cours du bal mais Morane, bien qu'excellent danseur, se souciait fort peu d'aller transpirer dans une salle surchauffée où tous les courants d'air du monde ne seraient sans doute pas parvenus à amener un peu de fraîcheur.

D'un pas lent, doucement balancé par un roulis presque imperceptible, Bob Morane s'était dirigé vers le pont des troisièmes, c'est-à-dire vers l'avant du paquebot. De longues minutes, il était demeuré debout dans la nuit, à l'extrême pointe de l'étrave qui, en fendant l'eau noire, soulevait un double copeau d'argent luminescent.

Malgré lui, Bob ne pouvait s'empêcher de songer à Miss Diamond. Il se demandait pourquoi la jeune fille, après avoir découvert sa supercherie à la fin de la partie de poker, avait soudain éprouvé le désir de changer de service aux repas ? Pourquoi aussi lui avait-elle demandé s'il connaissait Hubert Jason auparavant ? Une curieuse ? Une jeune désœuvrée à la recherche d'émotions rares et qui n'était pas loin de considérer comme un phénomène un homme capable de faire fi d'un million de francs français ? Bob ne le pensait pas. En agissant ainsi, Miss Diamond semblait suivre un plan précis. Mais lequel ?

« Et s'il y avait un secret derrière ces beaux yeux de biche orientale, derrière ce beau front lisse comme un jade ? » se demanda le Français. Il sourit et murmura :

— Allons, mon vieux Bob, voilà que tu te laisses encore emporter par ton imagination. Bientôt, tu te mettras à considérer la gracieuse Miss Diamond comme la dernière incarnation du Sphinx...

Avisant un fauteuil transatlantique placé dans un coin d'ombre, à proximité du mât de charge, Morane s'y s'allongea. Aussitôt, il se sentit bien. La nuit était calme et tiède. Seul, du salon des premières classes, un bruit assourdi de musique

rythmée lui parvenait. Le bal venait de commencer, et Bob se demandait comment des gens pouvaient s'épuiser en mouvements inutiles alors qu'il était si doux de demeurer allongé sur le pont à ne rien faire, si ce n'était humer la nuit.

Longtemps, une heure peut-être, ou même davantage, Bob Morane demeura ainsi, immobile, doucement bercé par le roulis et la musique lointaine. Puis il y eut un bruit de pas qui se rapprochaient, et une voix demanda :

— Croyez-vous qu'il nous sera facile de lui tirer les vers du nez, à votre donzelle ?

— Bien sûr, je le crois. Ici, à bord, nous ne pouvons rien mais, une fois débarqués à Colombo, il nous sera aisé de l'attirer à l'écart et, alors, elle sera bien forcée de nous révéler le secret de ce vieux farfelu de Savadrâ Khan...

Les deux invisibles promeneurs devaient s'être arrêtés, probablement de l'autre côté du mât de charge, car Bob n'entendait plus leurs pas. La première voix ne lui rappelait rien. Par contre, la seconde lui paraissait, sinon familière, du moins connue.

— Ne serait-il pas plus simple, fit encore la première voix, de suivre Miss Diamond jusqu'à ce qu'elle découvre elle-même le magot ? Nous n'aurions plus alors qu'à nous servir...

A ce nom de Miss Diamond, Morane avait tressailli. Mais déjà le second interlocuteur invisible avait enchaîné :

— Bien sûr, ce serait une solution, mais Miss Diamond pourrait nous semer avant que nous n'ayons atteint Phâli, et je ne liens pas à courir de risques. Au plus tôt nous connaissons l'endroit où se trouve enfermée la couronne de Golconde, mieux cela sera... De toute façon, avant de prendre une décision au sujet de Miss Diamond, il nous faudra en référer à Monsieur Ming, et cela dès notre arrivée à Colombo...

Une seconde fois, Bob avait tressailli. Il venait de reconnaître la deuxième voix, c'était celle de son adversaire de l'après-midi, celle du « Roi du Poker », la voix d'Hubert Jason.

Prenant aussitôt conscience de l'importance de ce qu'il venait d'entendre, Morane se recroquevilla sur lui-même dans le transat, essayant de se faire le plus petit possible afin de ne pas courir le risque d'être repéré par les deux compères. Ceux-ci

apparemment ne s'étaient pas aperçus de sa présence, car ils s'éloignèrent en direction du pont des secondes. Ce fut seulement lorsqu'il ne perçut plus le bruit de leurs pas que Bob se détendit et se mit à respirer normalement.

— Voilà bien ma chance, murmura-t-il. Ce Jason et son complice inconnu préparent un mauvais coup dont Miss Diamond semble devoir faire les frais, et il faut que je me trouve justement là au moment où ils en discutent.

Il écouta longuement l'air de rumba provenant du salon des premières classes, puis il se secoua.

— Allons, murmura-t-il encore, il va falloir que j'aie prévenu cette gentille demoiselle du danger qu'elle court. Peut-être, qui sait, obtiendrai-je d'elle quelques renseignements au sujet de ce Phâli et de cette couronne de Golconde dont vient de parler notre ami Hubert...

Il quitta le transat et, guidé autant par son incurable curiosité que par le désir de rendre service à Miss Diamond, il se dirigea à pas lents vers la salle de danse.

*

Quand Bob pénétra dans le salon des premières classes, le bal battait son plein. Presque aussitôt, le Français repéra Miss Diamond assise à une table en compagnie de plusieurs passagers et passagères. La jeune fille avait revêtu une robe d'un bleu vif, garnie de tulle, et qui allait à ravir avec sa beauté d'oiseau des îles.

D'un pas décidé, Morane traversa la salle et alla s'incliner devant la métisse. Celle-ci sourit, se leva et l'accompagna sans mot dire jusqu'à la piste. Quand ils commencèrent à danser, elle leva la tête, car il était beaucoup plus grand qu'elle, et dit d'une voix narquoise :

— Ainsi, commandant Morane, vous vous décidez à venir jouer les Serge Lifar ?

— Croyez bien, fit Bob, que seule une circonstance grave m'y a forcée.

Une expression un peu tendue apparut sur le fin visage de l'Eurasienne.

— Une circonstance grave ? interrogea-t-elle. Que voulez-vous dire ?

— Avant de m'expliquer davantage, Miss, je vous poserai la même question que celle que vous m'avez posée tout à l'heure, au cours du dîner. Connaissez-vous Hubert Jason avant de vous embarquer sur ce paquebot ?

La jeune fille hésita durant un bref moment, puis elle avoua :

— Oui, je le connaissais, mais il n'en sait rien, lui...

— Ce que je sais, moi, expliqua Morane, c'est qu'il s'apprête à vous jouer un mauvais tour...

— Un mauvais tour ? Que voulez-vous dire ?

En quelques mots, Bob Morane rapporta à la jeune fille la conversation que, malgré lui, il avait surprise à l'avant du vaisseau. Quand il eut terminé, il sentit la main de Miss Diamond frémir dans la sienne.

— Ainsi, fit la jeune fille comme pour elle-même, la présence de Jason à bord n'est donc pas fortuite, comme je le pensais. Il me suit, dans le seul but évidemment de m'arracher l'héritage de Savadrâ Khan...

Elle se tut pendant un moment et, quand elle releva son visage vers Bob, elle paraissait désemparée.

— J'ai besoin d'aide, monsieur Morane, dit-elle d'une voix entrecoupée. Vous seul pouvez...

— Moi seul ?... Pourquoi donc ?...

Miss Diamond regarda autour d'elle, comme pour indiquer qu'une salle de bal était loin d'être un coin rêvé pour les confidences.

— Je ne puis vous expliquer cela ici, fit-elle. Ce serait trop long, et nous ne pouvons danser éternellement. En outre, avec cette musique, c'est à peine si nous nous entendons. Gagnons le pont supérieur. Il doit être désert à cette heure. Nous y serons à l'aise pour causer loin du bruit... et des oreilles indiscrètes.

Bob voulut protester mais, déjà, le tenant par la main, la jeune fille l'entraînait au-dehors.

III

Adossés à la rambarde avec, en face d'eux, la vaste plage du pont supérieur où s'érigéait la grande cheminée postiche, Bob Morane et Miss Diamond ne risquaient guère d'être entendus, car toute personne qui aurait voulu s'approcher d'eux aurait dû immanquablement traverser le pont et se faire repérer aussitôt. La nuit était belle, calme et chaude et, tout autour du paquebot, la mer faisait songer à une grande pièce de velours déroulée. De dessous les pieds des deux jeunes gens, la musique du bal montait, assourdie et lointaine.

— Diamond est le nom de ma mère, commença l'Eurasienne. Mon vrai nom est Savadrâ, Sarojini Savadrâ. Je suis la fille de Savadrâ Khan, l'ancien rajah de Phâli, petit royaume au nord d'Hyderabad, dans le Dekkan. Ma mère avait rencontré Savadrâ Khan à Londres et avait été séduite par sa prestance, par son charme de grand seigneur sorti tout vivant d'un conte oriental. Elle l'avait épousé pour aller vivre avec lui dans son palais de Phâli. J'avais deux ans quand ma mère tomba gravement malade et dut quitter l'Inde pour l'Europe afin d'y retrouver un climat plus vivifiant. Elle alla s'installer à Paris où Savadrâ Khan alla bientôt la rejoindre, mais mon père ne pouvait s'habituer à l'Occident. L'Inde lui manquait ; il y retourna, et ma mère et moi vécûmes seules en France, d'une rente plus que confortable que nous servait Savadrâ Khan qui, d'ailleurs, venait souvent nous visiter. Ensuite, ce fut la guerre et ma mère et moi d'une part, mon père d'autre part, fûmes séparés pendant plusieurs années.

« A la fin de la guerre, nous reçûmes la visite d'un notaire londonien, qui nous annonça la mort de Savadrâ Khan. Mort étrange, qui ne peut s'expliquer que par un bref exposé du caractère de mon père. Celui-ci était en effet le dernier descendant d'Aurangzeb, ce fils du Grand Mogol qui, à la fin du dix-septième siècle, avait conquis une grande partie de l'Inde.

Pour régner, il s'illustra par de nombreux crimes, dont l'assassinat de ses trois frères et l'emprisonnement de son propre père. Toute sa vie durant, Savadrâ Khan, vrai mystique sous des dehors mondains, avait été hanté par les forfaits de son illustre ancêtre, comme s'il en demeurait lui-même responsable. Sentant la mort approcher, il s'était, en signe d'expiation, fait enfermé vivant dans un caveau creusé jadis sous une vieille cité morte située à une vingtaine de kilomètres de Phâli. Cette ville, en grande partie ruinée, est depuis longtemps envahie par la jungle. Seul, son grand temple, dédié à Siva, reçoit encore la visite des fidèles. Construit un peu à l'écart, il avait été, comme la ville elle-même, édifié par les anciens sultans de Golconde qui, selon la légende, auraient, lors de l'approche d'Aurangzeb, enfoui tous leurs trésors dans une cachette secrète aménagée sous le palais. Parmi ces trésors, il y avait la couronne de Golconde elle-même, lourd diadème d'or enrichi de diamants et d'émeraudes d'une valeur inestimable, et qui était le symbole de la puissance des anciens princes. A la suite des troubles ayant succédé à la prise de pouvoir par Aurangzeb, le secret de ce trésor avait été perdu et, au cours des ans, on finit par le considérer comme légendaire. Cependant, la couronne de Golconde hantait mon père, et il fit tout pour la retrouver. Assurément il y réussit car, un jour, il la montra à ma mère. On ne peut douter qu'il découvrit, au cours de ses patientes recherches, le trésor tout entier lui-même puisque, par testament, il nous le léguait, à ma mère et à moi. Pour entrer en sa possession, il nous fallait cependant parvenir jusqu'à sa cachette. Avant de se faire enfermer vivant dans la tombe, Savadrâ Khan avait consigné le secret de cette cachette sur un parchemin enfermé dans une petite boîte en or suspendue à son cou par une chaînette de même métal. Dans la lettre qu'il nous faisait parvenir par l'intermédiaire du notaire anglais, mon père indiquait le moyen de pénétrer dans son tombeau, c'est-à-dire de parvenir jusqu'au document permettant à ses héritiers de s'appropriier les trésors de Golconde. Ma mère et moi étions ces héritiers, mais nous devinions que, pour entrer en possession de ce legs fabuleux, nous aurions bien des obstacles à surmonter, bien des ennemis à vaincre, et en particulier Rajah Singh, le

nouveau souverain de Phâli, cousin de Savadrâ Khan, dont nous connaissions la fourberie et la rapacité. En outre, la maladie de ma mère n'avait cessé de s'aggraver au cours de la guerre, et elle ne tarda pas à mourir, sa fin ayant été hâtée par le chagrin qu'elle éprouva à l'annonce de la mort de son époux. Je me trouvai seule dans la vie, émancipée légalement et à la tête de biens qui me procuraient une petite aisance. Aisance insuffisante, je le compris vite, pour qu'elle fasse oublier aux autres que j'étais une métisse.

Vous n'ignorez sans doute pas que le monde n'est pas encore assez évolué pour que se perde toute notion de races, pour que les barrières entre ces races soient définitivement renversées. Mon père était Indien et, à présent que j'étais une jeune fille seule, presque encore une enfant, on me le fit durement sentir. Partir habiter l'Inde ? Sans doute n'y oublierait-on pas davantage que j'avais une mère européenne, et le drame recommencerait dans un décor différent.

« Petit à petit, je m'ancrai dans la certitude que la seule façon de faire oublier ma condition raciale était la fortune. L'argent a souvent une telle puissance qu'il masque les pires infirmités, et est-il, pour les hommes, pire infirmité que d'avoir la peau d'une couleur différente de celle de la masse ? Cette fortune, l'héritage de mon père pouvait me la donner, et en même temps la considération. Partagée entre deux mondes, l'Europe d'une part, l'Asie de l'autre, j'allais obliger ces deux mondes à composer avec moi. C'est ainsi que je partis pour l'Inde et que vous me trouvez à bord de ce paquebot...

La jeune fille s'interrompit, et Morane la considéra longuement, avec curiosité et admiration.

— Vous ne manquez pas de cran, reconnut-il. Partir ainsi, seule, à la conquête des fabuleux trésors de Golconde, cela mérite un fameux coup de chapeau... Mais je ne vois pas ce que notre ami Hubert Jason vient faire là-dedans...

— C'est juste, j'ai oublié de vous parler de lui. Avant ma naissance, Jason commandait la garde personnelle de Savadrâ Khan, et sans doute n'ignorait-il pas que celui-ci avait découvert le trésor de Golconde. Peu avant ma venue au monde, Jason fut renvoyé par mon père à la suite d'une malhonnêteté mais, plus

tard, à Paris, ma mère me le montra sans qu'il nous vît, alors qu'il passait sous nos fenêtres. Je me souviens des paroles qu'elle prononça en cette occasion : « Jini – c'est ainsi que mes amis m'appellent – si jamais tu rencontres plus tard cet homme sur ton chemin, méfie-toi de lui comme de la peste. Il est capable de toutes les scélératesses. » Je ne devais plus, par la suite, revoir Jason avant le jour où, à Marseille, il embarqua en même temps que moi à bord de ce paquebot. Tout d'abord, je crus à une coïncidence mais, après ce que vous venez de me rapporter, je ne puis plus douter à présent qu'il m'espionne pour tenter de s'emparer de la Couronne de Golconde et des richesses enfouies avec elle.

— Il n'y a pas à en douter, en effet, fit Bob en hochant gravement la tête. Vous voilà donc livrée, seule et sans défense, aux entreprises de personnages sans scrupules, probablement prêts à tous les crimes pour s'approprier votre fabuleux héritage. A mon avis, si vous voulez demeurer vivante, il vous reste une seule chose à faire...

— Laquelle, commandant Morane ?

— Abandonner, rentrer à Paris et laisser la Couronne de Golconde là où elle se trouve. Tout ce qu'elle pourra vous apporter, ce seront des ennuis... et la mort. Jason et ses complices ne sont assurément pas hommes à reculer devant un meurtre, voire plusieurs, pour parvenir à leurs fins. Croyez-moi, petite fille, ce genre d'héritage est maudit. Mieux vaut l'oublier avant qu'il ne vous tue...

Sarojini Savadrâ secoua par trois fois son front barré d'une ride têtue. Ensuite, elle releva la tête, qu'elle tenait baissée depuis plusieurs minutes, vers Morane qui guettait ses réactions.

— Non, non, dit-elle avec force, je ne puis abandonner. Non seulement parce que ces trésors sont à moi par héritage, mais aussi parce que renoncer ne servirait à rien, puisque les bandits qui me poursuivent ont décidé, eux, de s'approprier ces trésors, et qu'ils ne me laisseront pas en paix avant que je ne leur en aie dévoilé le secret...

— Eh bien, dévoilez-leur ce secret, conseilla Morane, et tout sera dit ! Ils auront ce qu'ils cherchent, et vous la vie sauve.

A nouveau, Jini secoua la tête.

— Ce que vous me proposez là est impossible. Quel usage sera-t-il fait de ces richesses quand elles seront tombées aux mains de Jason et de ses complices ? D'ailleurs, vous, commandant Morane, abandonneriez-vous aussi facilement la partie que vous me conseillez de le faire ?

— Non, bien sûr, reconnut Morane.

Il eut une sorte de rictus un peu féroce et continua presque aussitôt.

— Cependant, je ne suis pas une jeune fille désarmée. Je suis de taille à me défendre et...

— Justement, coupa l'Eurasienne, vous êtes de taille à vous défendre – oh, combien ! – et c'est pour cette raison que, depuis tantôt, je vous porte tant d'intérêt...

— Tant d'intérêt ? Je ne comprends pas, fit Bob qui, au contraire, commençait à comprendre trop bien...

— Vous allez comprendre. Imaginez un paquebot voguant en plein océan Indien. A bord de ce bateau il y a une jeune fille en butte aux sombres agissements de criminels rapaces, mais il y a aussi le fameux commandant Morane, qui se paie le luxe de perdre volontairement un million de francs français au poker. La jeune fille s'arrange pour se trouver à la même table que ce commandant Morane, lui raconte ses malheurs et...

— ... aussitôt, le commandant Morane en question coiffe son heaume de vermeil, ceint sa grande épée gothique, selle son destrier enchanté, sonne du cor, pourfend les ennemis de la damoiselle et vient déposer à ses pieds les trésors de Golconde...

— ... dont il reçoit la moitié en récompense, acheva Jini Savadrâ. C'est bien cela.

— Non, ce n'est pas cela du tout, trancha Bob d'une voix un peu sèche. Pour commencer, je me moque du trésor de Golconde, de la couronne et de tout le reste. L'argent ne fait pas le bonheur, c'est là un vieil adage qui vaut toujours son pesant... d'or. En voulant conquérir l'héritage de votre père, je risque fort, et vous en même temps, de perdre la vie, cette vie que je considère justement comme ma plus grande richesse...

— Si je comprends bien, vous refusez de m'aider...

— Vous avez bien compris, Miss Savadrâ. Je refuse... La jeune métisse plonge ses regards dans ceux de son interlocuteur, comme pour s'assurer si sa décision était bien irrévocable, puis elle dit d'une voix ferme :

— C'est parfait, commandant Morane, j'affronterai donc seul Jason et ses complices, toute faible jeune fille que je sois...

« Aïe, pensa Morane, ce que je craignais est en train de se produire. Vais-je laisser cette charmante enfant en proie aux multiples dangers qui ne tarderont assurément pas à se dresser sur sa route ? J'ai tenté de la décourager et j'ai échoué. Tout ce qui me reste à faire à présent, c'est payer pour n'avoir pas réussi à être plus convaincant... »

— Là, là, petite fille, dit-il en riant, ne montez pas sur vos grands chevaux et ne vous mettez pas à maudire ce pauvre commandant Morane, qui essayait seulement de vous faire entendre la voix de la raison. Puisque vous n'avez pas voulu l'écouter, tout ce qui nous reste à faire, c'est de suivre ensemble le chemin tortueux de la déraison.

Miss Savadrâ sursauta.

— Est-ce que, par hasard, interrogea-t-elle sur un ton plein d'espoir, cela voudrait dire que vous acceptez de m'aider ?

Bob eut un signe affirmatif tout en passant les doigts de sa main droite dans la brosse de ses cheveux.

— C'est ce que cela veut dire, en effet. J'accepte de vous aider, mais à une seule condition, c'est que vous ferez tout ce que je dirai, et rien d'autre.

— J'accepte cette condition, commandant Morane, répondit sans hésiter la jeune fille.

Morane respira une grande bouffée d'air, se gonflant la poitrine comme s'il voulait se vivifier l'organisme avant de se lancer dans cette nouvelle aventure qui s'offrait à lui.

— Allons, fit-il d'une voix presque joyeuse, voilà mon paisible voyage à Ceylan dans le lac ! Déclarons donc la guerre à Hubert Jason et à ce Monsieur Ming dont ce même Jason parlait tantôt à son invisible complice. Avez-vous une idée quelconque de l'identité de ce dernier et de celle de ce mystérieux Monsieur Ming, Miss Savadrâ ?

— Vous pouvez m'appeler, Jini, commandant Morane, fit la jeune fille d'une voix douce. Ne sommes-nous pas alliés maintenant?... Je ne connais pas ce complice auquel Jason parlait tantôt, sur le pont avant. Sans doute les deux scélérats évitent-ils de se montrer ensemble afin de pouvoir mieux m'espionner, chacun de son côté. Quant à ce Monsieur Ming, c'est la première fois que j'entends prononcer son nom...

Morane hocha la tête à plusieurs reprises.

— C'est pourtant ce Monsieur Ming qui semble être le chef de bande. Hubert Jason n'a-t-il pas dit : « De toute façon, avant de prendre une décision au sujet de Miss Diamond, il nous faudra en référer à Monsieur Ming, et cela dès notre arrivée à Colombo » ? Je vais donc m'arranger pour que notre ami Hubert me conduise à son énigmatique patron. De votre côté, comme vous venez de me le promettre, vous suivrez mes instructions à la lettre. Nos ennemis ont sans doute la force et le nombre pour eux. Nous mettrons la ruse dans notre camp...

— Je vous écoute, commandant Morane, fit avec soumission la jeune fille.

IV

Hubert Jason et son compagnon – un grand homme maigre, au regard de vautour et dont la pomme d'Adam proéminente semblait vouloir concurrencer un nez énorme et cassé au surplus – Hubert Jason et son compagnon donc auraient dû se méfier de ce personnage au visage hâve, mangé par une barbe de plusieurs jours et qui, assis à même le sol et adossé à une caisse, la tête baissée sur la poitrine, semblait n'avoir d'autre préoccupation que celle de ne penser à rien, tout en profitant de la chaleur du soleil. Vêtu d'une chemise déchirée et sale, d'un pantalon de toile élimé et chaussé de vieilles sandales de tennis, sentant l'alcool à plusieurs mètres, il avait le type classique de ces vagabonds des mers du sud auxquels les Anglo-Saxons ont donné le nom fort expressif de *beachcombers* – peigneurs de grèves. A vrai dire, personne ne se serait méfié du vagabond en question. Pourtant, quiconque l'aurait regardé de plus près lui aurait trouvé l'œil clair et vif et peut-être un passager de première classe du paquebot *Gange*, amarré d'ailleurs à peu de distance de là, aurait-il reconnu – aux cheveux coupés en brosse ou à toute autre particularité – un autre passager de première classe du même paquebot.

Adossé à sa caisse en plein quai du port de Colombo, un peu écoeuré lui-même par l'odeur du whisky dont il avait soigneusement imbibé ses haillons, Bob Morane surveillait donc, sans en avoir l'air, l'approche d'Hubert Jason et de son compagnon, dont il guettait le passage depuis plusieurs heures déjà.

Sans se soucier de ce misérable qui semblait ne faire qu'un avec sa caisse, les deux hommes, qui venaient de quitter le *Gange*, passèrent si près de Morane que ce fut tout juste s'ils ne lui marchèrent pas sur les pieds. Bob put ainsi surprendre les bribes de phrases suivantes :

— La demoiselle descend à « l'Hôtel des Rois de Kandy ». Quand nous aurons parlé à Monsieur Ming, nous irons lui rendre une petite visite amicale...

— En admettant que cela soit dans les plans de Ming et que...

Le reste Morane ne put l'entendre. Il reçut un coup – sans doute un coup de pied – au bas de la hanche et sursauta. Tournant la tête, il aperçut un homme, un Cingalais, portant l'uniforme des gardiens du port, qui se tenait debout près de lui. Le considérant avec une expression un peu méprisante, le garde lui dit en mauvais anglais :

— Allez, debout !... Assez traîné par ici...

— Pas une raison pour frapper les gens, fit Bob d'une voix laborieuse d'ivrogne. Les hommes... sont tous frères...

— Tous frères, hein ? Ricana le gardien. Toi pas frère avec moi... Toi plutôt frère avec un tonneau de whisky... Ha !... Ha !... Ha !... Allez ouste !

Un second coup de pied allait s'abattre, mais Morane, jouant son rôle, se releva brusquement et s'écarta du garde en maugréant :

— C'est bon... C'est... bon... On s'en va... Bouddha te le rendra... l'ami...

Alertés par le bruit de la discussion, Hubert Jason et son compagnon s'étaient retournés et avaient assisté à la scène en riant, sans qu'à aucun moment le soi-disant Roi du Poker ne parût reconnaître Morane. Cette constatation assura ce dernier de l'excellence de son déguisement. Ce fut donc sans trop craindre d'être repéré que, tournant résolument le dos au gardien cingalais, le faux peigneur de grèves emboîta en titubant le pas aux deux complices, à la suite desquels il franchit les grilles du port.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la rencontre de Miss Diamond et de Bob Morane à bord du paquebot et, durant ces trois jours, Bob, suivant le plan établi avec la jeune fille, était demeuré dans sa cabine, laissant pousser sa barbe afin d'être en possession d'un déguisement parfait lorsque, à Colombo, il prendrait Jason en filature. A l'aube, comme le *Gange* venait de s'amarrer dans le port de la capitale cingalaise, Morane avait

enfilé de vieilles hardes ayant appartenu à un soutier et que la jeune fille lui avait fait parvenir, et après s'être généreusement arrosé de whisky, dont il avait bu quelques gorgées afin de parfumer son haleine, il s'était glissé jusqu'aux quais pour s'y mettre en faction. Comme Miss Diamond devait prendre soin de ses bagages, se composant en tout et pour tout de deux valises, Bob n'avait pas à se soucier de ce qui en adviendrait, sachant qu'il retrouverait son bien à « l'Hôtel des Rois de Kandy », où la jeune Eurasienne devait l'attendre.

A travers les quartiers portuaires encombrés de toute la faune hétéroclite des ports tropicaux, miséreux plus ou moins professionnels, marins à demi-ivres et individus louches toujours prêts à vous larder de coups de couteau tout en vous tendant la main, Hubert Jason et son compagnon avaient entraîné Morane. Les deux complices ne semblaient pas se douter d'être suivis et, d'ailleurs, afin de ne pas se faire repérer, Bob les avait laissés prendre une petite avance.

On n'avait pas tardé à quitter les artères les plus fréquentées pour s'enfoncer dans un dédale de ruelles dont le sol gardait, en flaques noirâtres, le souvenir des dernières pluies. Quartier à ce point douteux, et probablement dangereux, que même les marins des *trampers* ancrés dans le port marchand n'osaient s'y aventurer. Seules des silhouettes falotes, presque des larves, de Chinois, de Malais et d'Indiens qu'on imaginait se livrant à d'inavouables trafics, s'y glissaient en rasant les murs. De ces ruelles infectes montait une telle odeur de pourriture et de fièvre que Morane, qui peu avant maudissait ce whisky imbibant ses vêtements, le bénissait à présent, car ses relents couvraient partiellement ceux du cloaque.

Cependant, Bob s'était trouvé dans des situations bien plus pénibles, et son plus grand souci était de ne pas se faire repérer par Jason et son compère. Ces derniers pourtant ne semblaient pas se douter qu'ils étaient suivis et ils allaient sans se retourner. Bob s'ingéniait d'ailleurs à conserver la plus grande distance possible entre ceux qu'il filait et lui-même. Quand cette distance, pour l'une ou l'autre raison, semblait diminuer, il s'arrêtait, s'adossait à une muraille lépreuse, dans la posture de l'ivrogne qui, au bord de la crise de délirium tremens, cherche

non seulement à retrouver son équilibre physique, mais aussi à reprendre pied dans le monde réel. Ensuite, quand les deux complices comptaient à nouveau un peu d'avance, Morane reprenait sa route en titubant.

Cette poursuite prit bientôt fin. Au fond d'une impasse si étroite que la lumière du jour y parvenait à peine, Hubert Jason poussa une porte basse et branlante, de derrière laquelle provenait un bruit, discordant pour des oreilles européennes, de cithare indienne. La porte rabattue sur eux, Jason et son compagnon disparurent à l'intérieur de ce que Morane avait deviné être un café indigène, à la fois débit de boisson, coupe-gorge, maison de jeu et fumerie.

Pressant le pas, le Français s'approcha et, à travers de mauvaises vitres encrassées par des années de poussière, il vit les deux hommes gagner le fond obscur de la salle commune, où s'amorçait un étroit couloir. Quand ils eurent disparu dans celui-ci, Bob poussa à son tour la porte du café et pénétra en titubant dans la salle basse, au sol de terre battue, et éclairée par de parcimonieuses lampes à huile. Une forte odeur de poisson frit dans l'huile rance y régnait, odeur sous laquelle on discernait, plus insidieuse, plus fade, celle de l'opium qui montait d'une trappe s'ouvrant dans un coin. Quelques ivrognes, chinois, malais ou indiens, accoudés à de vieilles caisses de bois blanc servant de tables, cuvaient leur alcool de riz. Adossé au comptoir, fait également de vieilles caisses, le musicien, un Cingalais borgne aux vêtements si sales qu'ils semblaient avoir été trempés dans le goudron, continuait à gratter avec un entêtement de fourmi une cithare déglinguée et rafistolée à l'aide de vieux bouts de ficelle. Derrière le comptoir trônait un Chinois maigre, dont les longues moustaches tombantes, à la mode de la vieille Chine, pendaient de chaque côté de sa bouche tels deux tronçons de filin enduits de poix.

Bob s'approcha en titubant du comptoir et jeta un vieux billet fripé devant le Chinois en disant de la voix la plus avinée qu'il lui était possible de prendre :

— Alcool de riz... et du qui brûle !... Tout de suite...

Sans le moindre éclair d'intérêt, le Chinois considéra le billet de banque, comme s'il s'agissait d'une chose parfaitement

méprisable, puis il le fit disparaître dans sa poche. Ensuite, sans une parole, il se retourna et cueillit une bouteille et un verre sur une étagère. Il posa le verre sur la table et le remplit. Cependant, il n'eut pas le temps de remettre la bouteille là où il l'avait prise car, d'un geste prompt, Bob s'en était emparé en même temps que du verre.

— Minute, l'ami !... Laisse le flacon... J'aime en avoir pour mon argent...

Sans doute la valeur du billet devait-elle couvrir largement le prix du mauvais alcool contenu dans la bouteille, car le tenancier ne formula aucune remarque ; il laissa Morane emporter verre et flacon, et aller s'asseoir dans un coin d'ombre, à proximité du couloir dans lequel quelques minutes plus tôt, Hubert Jason et son complice avaient disparu.

Tout en feignant d'avalier avec régularité son alcool de riz, qu'il répandait d'ailleurs sournoisement sur le sol, Morane se demandait comment il parviendrait à s'enfoncer dans le couloir sans éveiller l'attention. Au bout de cinq minutes cependant, il acquit la certitude que le Chinois du comptoir avait cessé de s'intéresser à lui.

« Peut-être est-ce le moment de risquer le coup, pensa Bob. Il est fort probable que Jason ait déjà contacté ce mystérieux Monsieur Ming à l'heure qu'il est, et il ne s'agit pas de m'amener quand le conciliabule aura pris fin. »

Le Français n'ignorait pas qu'en se risquant dans ce bouge il s'engageait sur la pente d'une aventure pleine de risques. Les intérêts en jeu étaient en effet trop grands pour que Jason et ses complices reculassent devant les actes les plus vils pour satisfaire leur cupidité. Pourtant, depuis sa rencontre avec Sarojini Savadrâ, Bob avait eu tout le loisir, dans la solitude de sa cabine, de peser le pour et le contre, et il était arrivé à la conclusion qu'il ne pouvait abandonner la jeune fille aux entreprises de ses ennemis. En cette circonstance, c'était davantage le preux chevalier des vieilles légendes bretonnes qui, se réveillant en lui, l'emportait sur le collectionneur de plaies et de bosses, et contre cela personne, et surtout pas Bob lui-même, ne pouvait rien.

Et, soudain, il se décida. « Allons-y, songea-t-il encore. Après tout, personne ne semble se méfier du pauvre ivrogne que je suis. Continuons donc à faire l'âne pour avoir du foin ».

Profitant d'un instant où le tenancier regardait dans une autre direction, Morane se dressa et se coula dans le couloir.

Tout d'abord, il n'y vit rien. Ensuite, au bout de quelques secondes, ses prunelles s'habituant à l'obscurité, il distingua, sur la droite, l'amorce d'un grossier escalier fait de poutres scellées directement dans le mur. Bob percevait, venant du haut de cet escalier, des bruits de voix, parmi lesquelles il crut reconnaître celle d'Hubert Jason.

Nul mieux que Bob Morane ne savait prendre des décisions rapides. Depuis qu'il avait quitté la salle du café, quelques secondes plus tôt, il avait cessé en même temps de jouer son rôle d'ivrogne. Aussi fut-ce avec une sûreté de chat en train de chasser qu'il se mit à gravir les degrés, prenant soin de poser le pied le plus près possible de la muraille, là où l'assise était solide, afin de ne pas faire craquer les vieilles poutres.

Au fur et à mesure qu'il montait, le bruit de voix se précisait et, bientôt, il reconnut, fort nettement cette fois, celle du Roi du Poker. Finalement, il accéda à un assez large palier barré par une portière primitive faite de vieilles toiles de sac cousues à l'aide de ficelles. Comme cette portière laissait, entre le plancher et elle-même, vingt bons centimètres de libre, Morane jugea que c'était là l'endroit propice pour jeter un coup d'œil au-delà.

Se coulant à plat ventre sur les planches raboteuses, où de petits grattements frénétiques matérialisaient la fuite des cancrelats, Bob se glissa, toujours aussi silencieusement, jusqu'à la portière derrière laquelle, la joue collée au plancher, il jeta un regard. Devant lui s'étendait une salle basse, aux murs blanchis à la chaux et le long desquels l'humidité, suintant du toit fait de tôles ondulées mal jointes, avait laissé de longues traces verticales faisant songer à des serpents gris pendus par la queue. Au centre de cette pièce, trois hommes se tenaient sous une étroite lucarne par laquelle la lumière du soleil coulait une large barre d'or liquide. Deux de ces hommes étaient Hubert Jason et son compagnon. Le troisième, qui se présentait de

trois-quarts, était inconnu à Morane, mais celui-ci comprit cependant qu'il ne l'oublierait jamais.

C'était un Asiatique – un Chinois ou plus probablement un Mongol – long et maigre – il devait mesurer près de deux mètres – vêtu d'un costume noir au col fermé de clergyman. Ses bras, anormalement longs et musclés s'il fallait en juger par la façon dont ils remplissaient les manches du vêtement, étaient peu en rapport avec le corps filiforme, et aussi les mains énormes, osseuses, avec des doigts pareils à des dents de fourche. Mais le visage plus encore retenait l'attention. Un visage d'un jaune un peu verdâtre, faisant songer à un citron pas tout à fait mûri. Le crâne était rasé et l'ensemble rappelait une lune qui se serait terminée en pointe par le bas, car le menton possédait l'aigu d'un soc de charrue. Entre les pommettes démesurément saillantes, le nez se révélait large, épaté. Quant à la bouche, fine mais aux lèvres parfaitement dessinées, elle s'ouvrait, quand l'homme parlait, sur des dents pointues, qui ne semblaient pas appartenir à un être humain mais à une bête carnivore. Les yeux non plus n'étaient pas humains. Sous les paupières fendues obliquement, ils faisaient songer à deux pièces d'or ou, mieux encore, à deux topazes opaques. Des yeux minéraux, sertis dans un visage de chair, des yeux qui semblaient morts, sans regards mais d'où cependant émanait une extraordinaire puissance hypnotique.

Monsieur Ming – Bob ne pouvait douter de l'identité de l'homme aux yeux jaunes – parlait en un anglais parfait, trop parfait presque, et sa voix avait une étrange douceur. La douceur du miel, dira-t-on en sacrifiant au lieu commun, mais d'un miel auquel aurait été mêlé un poison subtil et sans pardon.

– Donc mes ordres sont formels, disait Ming. Pour le moment il ne sera fait aucun mal à Miss Savadrâ. La douceur est souvent préférable à la violence, monsieur Jason. Quand l'innocente créature nous aura menés au trésor, nous pourrons alors la supprimer. Elle ne nous sera plus, d'aucune utilité. La couronne de Golconde et les bijoux des anciens sultans seront à moi et m'aideront à réaliser mes grands projets...

— A moi?... Vous voulez dire « à nous » sans doute, Monsieur Ming ? Corrigea le Roi du Poker.

Une redoutable lueur s'alluma dans les yeux jaunes, et la voix suave fut comme un murmure.

— J'ai dit ce que j'ai dit, monsieur Jason. M. Clarkson et vous serez royalement récompensés pour votre aide, mais à la moindre désobéissance de votre part, vous serez impitoyablement châtiés. N'oubliez pas ce qui, voilà deux ans, arriva à un certain Fedor Igaref...

Bob ignorait ce qui avait bien pu arriver au dit Fedor Igaref, mais au frisson qui fit trembler les épaules lourdes d'Hubert Jason, il comprit que ce sort n'avait rien dû avoir de bien enviable.

— Donc, continuait Ming, Clarkson et vous allez suivre Miss Savadrâ jusqu'à Phâli. Je vous y rejoindrai et...

Un craquement fit sursauter Morane. Il se retourna, pour apercevoir le tenancier chinois qui, un grand poignard courbe à la main, achevait de gravir l'escalier. D'un bond, le Français se dressa, juste au moment où l'autre se précipitait sur lui.

Le bras du Chinois eut un mouvement circulaire, un peu semblable à celui du faucheur, et seul un retrait du corps permit à Bob d'éviter la lame pointée vers son flanc. Presque en même temps, la main du faux ivrogne frappait l'agresseur, à la façon d'un couperet, sous l'oreille droite. L'homme poussa un léger gémissement et s'écroula, tel un pantin de son brusquement vidé.

Sans attendre que Jason, Clarkson et, surtout Monsieur Ming, intervinsent à leur tour, Morane, sautant par-dessus le corps inanimé du tenancier, se précipita dans l'escalier. Arrivé au bas, il fit irruption dans la salle, bouscula quelques consommateurs loqueteux, jaillit au-dehors et se mit à courir à la façon d'un dératé à travers les ruelles. Au plus vite, il lui fallait rejoindre Miss Savadrâ pour l'avertir du danger qui la menaçait. Au plus vite aussi il lui fallait s'éloigner de Monsieur Ming, car Bob devinait à présent, avec une terreur qu'il parvenait difficilement à contrôler, que si jamais l'esprit du Mal s'était incarné dans un homme, c'était dans celui-là, et dans nul autre...

V

« L'Hôtel des Rois de Kandy » ne pouvait en rien être comparé au bouge où Hubert Jason avait rencontré le formidable et énigmatique Monsieur Ming. C'était un hôtel pour touristes, en tous points digne du nom de palace, et quand Bob Morane, débarqué d'un vieux taxi accroché à proximité du port, fit son entrée dans le luxueux hall aux murs couverts de miroirs, il y fit autant sensation qu'un roi couvert d'hermine pénétrant dans un refuge d'égoutier, mais dans le sens inverse. Ce fut tout juste si les touristes présents ne braquèrent pas leurs jumelles sur lui, et en réalité beaucoup de belles dames eurent un sursaut d'horreur, sursaut d'ailleurs parfaitement justifié, car notre héros ne payait pas de mine. Éclaboussé jusqu'aux yeux par la boue des ruelles à travers lesquelles il avait fui, s'attendant à chaque instant à sentir les énormes mains de Ming s'appesantir sur ses épaules, avec son visage barbu et l'expression de féroce inquiétude qui s'y lisait, Bob avait tout du criminel aux abois.

Heureusement, il ne se laissait pas facilement démonter et, aussi à l'aise que s'il avait porté un complet coupé par le meilleur faiseur de Bond Street, il s'approcha du bureau de réception et dit d'une voix assurée à l'adresse de l'employé :

— Je désire voir Miss Diamond...

Et comme l'autre, interdit, demeurait bouche bée, Bob, avec un geste de grand seigneur impatient parlant à un valet, continua :

— J'ai bien dit Miss Diamond. Annoncez-lui que Bob est là... Allons, mon ami, annoncez-moi donc... Mais annoncez-moi donc !...

Pour prononcer ces paroles, Bob avait employé l'anglais pincé d'Oxford et, au ton de son interlocuteur, à son assurance aussi, le préposé dut songer que, décidément, l'habit ne faisait pas le moine, car il décrocha le combiné de l'interphone,

manipula un levier de contact, enfonça un jack dans son alvéole puis, après quelques secondes d'attente, demanda :

— Allo, chambre 34 ? On demande Miss Diamond...

— Il y a ici un certain... Bob, qui désire vous parler, Miss Diamond...

— Le faire monter ? Mais, Miss Diamond, il n'est pas très... euh... comment dirai-je ? Présentable... Pour tout vous dire, sa tenue est très, très négligée... et il sent l'alcool, Miss Diamond. Je crains qu'il ne soit impossible de...

— Le faire monter malgré tout ? Très bien, Miss Diamond, très bien... Vos désirs sont des ordres, Miss Diamond...

L'employé raccrocha le combiné et, se tournant à nouveau vers Morane, fit avec une moue dégoûtée :

— Miss Diamond vous attend. C'est au premier étage. La chambre...

— ... 34, j'ai entendu, compléta Bob. Merci, mon ami...

Faisant le vide devant lui comme un putois qui aurait traversé le salon d'une ambassade un soir de réception, Bob Morane gagna l'escalier et le gravit quatre à quatre, jusqu'au premier étage. Là, il n'eut aucune peine à repérer la chambre 34, à la porte de laquelle il frappa suivant un signal convenu. Quelques instants s'écoulèrent, puis une voix demanda à travers le battant :

— Qui est là ?

Morane avait reconnu la voix de Miss Diamond, alias Sarojini Savadrâ.

— C'est Bob, répondit-il.

Une clé tourna dans la serrure, un verrou fut tiré et la porte s'ouvrit. Miss Diamond apparut, vêtue d'un léger ensemble de voyage. Bob pénétra dans la chambre, referma le battant derrière lui et repoussa le verrou. Autant à son allure qu'à son expression, la jeune fille comprit tout de suite qu'il apportait des nouvelles mais elle se contenta de l'interroger du regard. Alors Morane se mit à raconter, avec le plus de précision possible, ce qui lui était advenu depuis que, deux heures plus tôt à peine, il s'était lancé sur les traces d'Hubert Jason et de son complice.

*

Quand Morane eut fini de parler, un long silence se glissa entre lui et la jeune fille.

— Ce Monsieur Ming, tel que je viens de vous le décrire, demanda Bob au bout de quelques instants, vous rappelle-t-il quelque chose ?

Sans hésiter, Sarojini secoua la tête.

— Non, fit-elle, il ne me rappelle rien, ni personne... Je me souviendrais d'un personnage aussi remarquable. Je ne vois d'ailleurs pas très bien ce qu'il vient faire dans tout ceci...

Le Français éclata d'un petit rire amer.

— Je ne le vois que trop bien, ce qu'il vient y faire, petite fille. Il s'intéresse à la couronne de Golconde, tout simplement, et au trésor fabuleux qui l'accompagne. Hubert Jason et son compère, ce Clarkson, ne sont que des comparses. C'est Ming qui tire les ficelles, et nos deux sacripants n'auront que ce qu'il voudra bien leur laisser...

— Croyez-vous, Bob, que Jason et Clarkson accepteront ce marché de dupe ? interrogea Miss Diamond.

Bob haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Il est possible qu'au moment du partage ils se rebiffent. S'il faut en croire les légendes, les trésors de Golconde seraient si fabuleux qu'ils pourraient combler les caisses d'un empire. Pourtant, d'après ce dont je puis me rendre compte, ce Monsieur Ming paraît inspirer une peur salutaire à Jason. A sa place et à celle de Clarkson d'ailleurs, je ne ferais rien pour m'attirer la rancune d'un tel chef...

Avec curiosité, Jini Savadrâ dévisagea son interlocuteur.

— On dirait, Bob, que vous-même êtes terrifié par ce Monsieur Ming.

— Il y a de quoi, petite fille, croyez-le. Je m'y connais en hommes, et ce Ming est un monstre, non seulement au point de vue physique, mais surtout moralement. Je le crois doué d'une prodigieuse intelligence, une intelligence froide, surhumaine et, en tout cas, inhumaine. Un tigre qui posséderait le cerveau d'un Einstein tout en gardant ses instincts de fauve, voilà ce à quoi je compare Monsieur Ming. Non, je n'ai aucune honte à l'avouer, ce personnage me donne froid dans le dos. Quand je songe à lui,

j'éprouve une impression semblable à celle que doit ressentir une mouche devant une araignée. Voilà pourquoi je me permettrai de vous donner encore un conseil...

— Lequel, Bob ?

— Laissez tout tomber, rentrez en Europe.

Morane parlait avec une sorte de colère rentrée dans la voix, en faisant sonner chacune de ses syllabes.

— Si j'étais à votre place, je préférerais être condamné à manger du pain sec et à boire de l'eau pure durant tout le reste de mon existence plutôt que d'affronter Monsieur Ming.

L'Eurasienne demeura un moment pensive, puis elle secoua la tête.

— Je vais vous répondre comme je vous ai déjà répondu sur le bateau, Bob. Si devenir riche est le seul moyen de faire oublier que je suis une femme de couleur, alors je serai riche, même s'il me fallait pour cela affronter tous les Monsieur Ming de la terre...

— Tous les Monsieur Ming de la terre ! fit Bob en écho. Il n'y en a qu'un et c'est bien suffisant, croyez-le. Quant à dire que vous êtes une femme de couleur, vous exagérez. Ma peau est plus foncée que la vôtre et...

La jeune fille l'interrompt.

— Inutile de vouloir me donner le change, Bob. Je sais de quoi je parle, et je suis prête à braver tous les dangers pour obtenir l'héritage de Savadrâ Khan. Naturellement, je ne puis vous demander encore de m'aider. Ce matin, vous avez risqué votre vie pour moi, et c'est bien assez...

Un ricanement échappa à Morane.

— Oui, c'est bien assez, fit-il, et plus tard on parlera de Bob Morane comme de Ganelon qui trahit Roland à Roncevaux !

Il saisit un coussin sur un fauteuil et, d'un coup de pied rageur, le lança par la porte de la salle de bains, à la façon d'un joueur de rugby qui convertit un essai.

— Que je le veuille ou non, me voilà donc obligé de combattre Monsieur Ming ! Continua-t-il sur le ton de quelqu'un à qui l'on vient d'arracher une dent de force. On a sa réputation à soutenir, après tout. Nous allons sans retard nous envoler pour le continent. Plus nous aurons d'avance sur Ming

et ses complices, mieux cela vaudra. Le temps que je fasse un brin de toilette, et nous mettons le cap sur Phâli...

Deux heures plus tard, Bob Morane et Miss Diamond prenaient place à bord de l'avion de l'Air India qui reliait Colombo à Hyderabad, capitale du Dekkan.

VI

Par-dessus le détroit de Palk et les plaines sauvages du Dekkan, l'avion avait mené Miss Savadrâ et Bob Morane jusqu'à Hyderabad, mais les deux voyageurs ne s'y étaient cependant pas arrêtés, afin de conserver la plus grande avance possible sur Monsieur Ming et ses séides, si toutefois cette avance existait. Il se pouvait que, quand Bob avait été surpris en train d'épier les trois complices, il avait été considéré comme un simple curieux ; il ne pouvait avoir été reconnu, car seul le tenancier chinois l'avait aperçu. Mais il était possible également que Ming, soupçonnant qu'il s'agissait d'un envoyé de Sarojini Savadrâ, ait pris sans retard, lui aussi, le chemin du continent.

Se contentant donc de traverser la capitale du Dekkan, Bob et la jeune Eurasiennne avaient pris aussitôt le train pour Phâli, où ils étaient parvenus après quelques heures à peine d'un voyage sans histoire.

Édifiée bien des siècles auparavant, entourée de toutes parts de forêts, refuges de tigres mangeurs d'hommes, et de plaines désertiques hantées par des hardes de drôles, Phâli semblait appartenir au passé. N'eût été l'ambiance tropicale, on eût pu la prendre pour quelque cité du moyen-âge européen avec ses maisons pauvres groupées en désordre autour du château. Mais ici, le château en question n'avait rien de commun avec les vieux bourgs gothiques, repaires de barons guerroyeurs. Au cœur de ses jardins, ocellés de pièces d'eau vastes comme des lacs, il élevait ses colonnades ouvragées, ses patios hors de mesure, ses coupoles dont l'or rutilant tranchait sur les stucs et les marbres des murs. C'était là que vivait Rajah Singh, successeur de Savadrâ Khan et maître actuel de ce petit royaume qui, jadis, avait fait partie du sultanat fabuleux de Golconde.

Ce fut non loin de l'entrée monumentale du palais que Morane et sa compagne devaient découvrir « l'Hôtel du Tigre Royal », vaste bâtisse de briques, à balcons de bois vermoulu et

qui, datant du siècle précédent, conservait assez de couleur locale pour tenter les imaginations, et juste assez de confort pour ne pas faire regretter aux voyageurs les insipides mais rationnels palaces à l'européenne.

A peine avaient-ils signé le livre d'identité que Bob et Miss Savadrâ se rendirent dans la chambre de la jeune fille afin de mettre au point un plan d'action. Ce fut seulement alors que Jini montra à son compagnon une copie de la lettre-testament que Savadrâ Khan avait, avant de mourir, adressé à sa femme par l'intermédiaire d'un notaire anglais. Si l'original avait été initialement rédigé en hindoustani, ladite copie en était une traduction anglaise que Bob put lire sans mal.

Ma chère Margareth,

Ceci est mon testament. Au bout d'une vie au cours de laquelle nous fûmes presque toujours séparés, car nous appartenions à deux mondes différents que nous avons commis l'erreur de vouloir réunir, au bout de cette vie donc, je veux assurer votre bonheur et celui de notre enfant. Vous ne pouvez certes, et Jini pas davantage, hériter de ma charge, et depuis longtemps un successeur m'est désigné en la personne de mon jeune cousin Rajah Singh. Que feriez-vous d'ailleurs du titre de reine, vous pour laquelle le climat de l'Inde est hostile ? Qu'ai-je à vous offrir alors en dernier hommage ? Les plus grandes richesses du monde, celles des anciens sultans de Golconde que je vous ai déjà dit avoir découvertes jadis. Jusqu'ici, je les ai laissées là où elles ont été enfouies voilà longtemps, lors de rapproche de mon redoutable ancêtre Auringzeb, dans des caveaux secrets, sous la vieille cité du temple de Siva. Ces trésors, j'ai maintenant décidé de vous les offrir, à vous et à notre fille, en dernier gage d'amour.

Quand vous recevrez cette lettre, la guerre sera finie et je serai mort pour expier les crimes de mon ancêtre. Rendez-vous alors auprès du vieux prêtre bouddhiste Dhumpa Rai, qui vit au monastère de Kunwar, non loin de la Vieille Cité. Dhumpa Rai est un sage, détaché des biens de ce monde et qui a consacré son existence à la simple contemplation des choses. Lui seul connaîtra l'emplacement de mon tombeau, et il vous

l'indiquera. Quand vous aurez trouvé ma dépouille, il vous suffira de prendre la petite boîte d'or suspendue à mon cou par une chaîne du même métal. C'est dans cette boîte d'or que se trouvera le secret du trésor fabuleux dont fait partie la Couronne de Golconde, symbole de la puissance des anciens sultans.

*Adieu à vous, Margareth. Adieu à notre enfant.
Savadrâ Khan.*

Morane reposa la copie sur la table et fit d'une voix rêveuse :

— Voilà sans conteste un bien étrange testament. Enfin, il nous faut le prendre tel qu'il est ! Tout ce qui nous reste à faire, c'est aller rendre visite à ce Dhumpi. Raï. Sans doute ne sera-t-il pas trop difficile de trouver le monastère de Kunwar, dont parle la lettre...

— J'en connais le chemin, non pour y être allée, car j'étais trop jeune lorsque je quittai l'Inde. Pourtant, avant de mourir, ma mère me l'a décrit cent fois et, en partant du palais, dont nous sommes proches, je crois que je pourrai m'y rendre les yeux fermés, ou presque...

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps. Monsieur Ming et sa bande ne tarderont sans doute plus, à présent, à se manifester. Je m'étonne même que, d'une façon ou d'une autre, nous n'ayons pas encore reçu de leurs nouvelles.

Bob venait à peine de prononcer ces dernières paroles que des pas lourds firent craquer le plancher du couloir, puis de violents coups furent frappés à la porte. Presque aussitôt, le bec-de-cane pivota, mais la clé était tournée dans la serrure, et la porte résista. Alors, une voix cria :

— Ouvrez !

Morane et Miss Savadrâ échangèrent un long coup d'œil chargé d'appréhension. Peut-être, après tout, Monsieur Ming se manifestait-il plus tôt qu'ils ne l'avaient supposé.

— Qui est là ? demanda Morane en prenant garde de ne pas ouvrir la porte.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Police... Au nom de Rajah Singh, prince de Phâli, je vous somme d'ouvrir !

— Je crois que nous ferions bien d’obéir, Bob, souffla la jeune fille.

Le Français eut un signe d’assentiment.

— Oui, fit-il à voix basse, mais pas tout de suite. Pas avant d’avoir pris certaine précaution...

Il saisit la copie de la lettre-testament demeurée sur la table, et tirant de sa poche un briquet, il y mit le feu. Quand il n’eut plus entre les doigts que des débris noircis, prêts à s’effriter au moindre souffle, il laissa tomber le tout dans la cuvette du lavabo et fit fonctionner le robinet de façon à évacuer les cendres par le tuyau de vidange. Au-dehors, les policiers – si c’était bien de policiers qu’il s’agissait – commençaient à s’impatier, car des coups de plus en plus violents ébranlaient maintenant le battant. Bob fit alors tourner la clé dans la serrure et ouvrit brusquement la porte toute grande, à l’instant précis où un lieutenant de police, coiffé d’un turban, allait la heurter de l’épaule. Morane reçut l’homme à bras-le-corps et dit :

— Hé, là, ne vous excitez pas ! N’est-il pas écrit : Frappez et l’on vous ouvrira ? Naturellement, il faut laisser aux gens le temps de le faire.

Le policier, un Sikh barbu et à la peau couleur d’olive bien mûre, rajusta son turban dont une entrée précipitée avait compromis l’équilibre, tira sur sa tunique qui bâillait et dit d’une voix pleine de colère :

— Vos papiers !

Derrière l’officier, on apercevait, par l’encadrement de la porte, une demi-douzaine d’autres policiers en uniforme et qui, tous, portaient des mitraillettes en sautoir. Bob et Jini jugèrent qu’il était inutile de résister et, sans mot dire, ils s’empressèrent de tendre leurs passeports au Sikh. Ce fut à peine si celui-ci y jeta un coup d’œil distrait, ce qui ne l’empêcha cependant pas de déclarer d’un ton rauque :

— Ces papiers ne sont pas en règle.

Bob sursauta. La colère commençait à monter en lui, car tout cela sentait de plus en plus le coup monté.

— Ne racontez pas d’histoire, fit-il d’une voix sèche. Ces papiers sont parfaitement en règle, et vous le savez bien.

Pourquoi ne pas dire carrément ce que vous voulez, au lieu de chercher des excuses...

Mais le policier hocha la tête à la façon d'un taureau qui va charger.

— Je ne cherche pas d'excuses, Sahib. Vous êtes bien le commandant Morane et mademoiselle Miss Diamond ou, mieux encore, Miss Savadrâ. Je suis obligé de vous arrêter tous deux et de vous mener au palais.

— Nous arrêter ! s'exclama Jini. Je suppose que vous avez un mandat d'arrêt.

Le Sikh éclata de rire.

— Un mandat d'arrêt, Miss ? Cela n'existe pas à Phâli. Le Rajah Singh est tout-puissant. Il me commande d'arrêter quelqu'un et je lui obéis...

— Ainsi, fit encore la jeune fille, c'est sur ordre de mon cousin que vous nous arrêtez. Le policier eut un signe affirmatif.

— Ordre de Rajah Singh, en effet, Miss...

Jini allait parler à nouveau, mais Bob l'en empêcha. Les policiers armés de mitraillettes avaient pénétré dans la chambre, et il comprenait qu'il serait inutile de résister.

— Suivons ces messieurs, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente. Sans doute s'agit-il d'un malentendu que votre cousin dissipera vite...

En lui-même cependant, il était certain qu'il ne s'agissait justement pas d'un malentendu. A peine Sarojini et lui étaient-ils arrivés à Phâli dans l'unique intention de venir y recueillir le fabuleux héritage de Savadrâ Khan, et voilà que le rajah envoyait aussitôt une escouade de sbires pour s'assurer de leurs personnes. Si c'était là un simple effet du hasard, Bob Morane était persuadé que Rajah Singh lui avait donné un sérieux coup de pouce.

Comme il a été dit déjà, « l'Hôtel du Tigre Royal » se trouvait à proximité du palais, et Bob et sa compagne, encadrés par les policiers, n'eurent que quelques centaines de mètres à franchir pour gagner une porte monumentale, surmontée d'un dôme de bronze et gardée par quatre Sikhs gigantesques, aux uniformes chamarrés. Passé cette porte, les jardins s'étendaient, s'élevant en gradins comme ceux de Séminaris à Babylone, et

dominés par l'architecture imposante et complexe du palais lui-même, entouré de partout par une vaste pièce d'eau.

Par des allées larges comme des routes nationales, le long d'escaliers monumentaux taillés dans un marbre d'une blancheur immaculée, Bob et Sarojini furent menés jusqu'à un pont en dos d'âne enjambant d'une seule jetée la pièce d'eau en un endroit où celle-ci se rétrécissait jusqu'à n'avoir plus qu'une vingtaine de mètres de large. Au passage, Morane distingua de longues formes fuselées qui, un peu partout, fendaient les eaux. Du coude il poussa Miss Savadrâ, lui désignant les formes en question.

— Des crocodiles, souffla-t-il. Votre cousin est parfaitement gardé. Sauf si l'on emprunte ce pont, il doit être bien difficile de pénétrer dans le palais... et d'en sortir sans la volonté du maître de céans.

Le pont franchi, puis une terrasse spacieuse comme un terrain de football, la petite troupe, policiers et prisonniers, pénétra dans le palais lui-même. Par des couloirs aux pavements de mosaïques multicolores composant des arabesques compliquées, d'un effet décoratif certain, on parvint à une vaste salle meublée à l'orientale d'un grand bureau et de fauteuils faits de morceaux d'ivoire sculptés et assemblés avec soin, sans qu'il fût possible d'y discerner la moindre solution de continuité. Un peu partout étaient exposées des œuvres d'art ancien dont la moindre aurait fait le bonheur des plus riches collectionneurs d'Europe et d'Amérique.

Bob, Miss Savadrâ et les policiers venaient à peine de pénétrer dans la pièce qu'une tenture de soie brochée d'or se souleva à l'autre extrémité pour livrer passage à un homme, un Indien selon toute apparence, suivi de deux colosses noirs vêtus de soie verte. L'Indien portait un complet clair, à l'européenne et était coiffé d'un turban blanc orné d'une seule émeraude. C'était un homme d'une taille un peu supérieure à la moyenne, mince et ayant sans doute dépassé la quarantaine bien que la courte barbe encadrant son visage ne montrât encore la moindre neige. Les traits étaient beaux, mais les yeux, noirs et brillants comme l'obsidienne polie, marquaient la dissimulation

et la cruauté. C'étaient de ces yeux que l'on a coutume de comparer aux eaux sombres et traîtresses d'un lac souterrain.

Toujours suivi par ses deux gardes du corps africains, le nouveau venu s'était immobilisé derrière le grand bureau d'ivoire. Longuement, il fixa Jini, puis il sourit, pour dire :

— Voilà donc ma toute charmante cousine !... La dernière fois que je vous ai vue, il y a bien longtemps déjà, vous étiez encore une enfant, et voilà maintenant que vous portez toute la beauté de la femme.

Le sourire était déplaisant, équivoque et, sous chacun des mots prononcés, et cela bien que la jeune Eurasienne fut réellement très belle, on devinait une raillerie.

Miss Savadrâ s'était avancée d'un pas vers le bureau, pour dire avec colère :

— Je ne sais que faire de vos compliments, Rajah Singh. J'aimerais savoir pourquoi, au lieu de nous inviter ici, vous nous avez fait arrêter par vos policiers, tels de vulgaires criminels. D'ailleurs, vous n'êtes même pas chez vous dans ce palais. Mon père vous a fait l'héritier de son titre, et de rien d'autre.

Pas un seul instant, Rajah Singh ne sembla touché par les remontrances de sa parente. Sans cesser de sourire narquoisement, il désigna des sièges à Jini et à Morane.

— Asseyez-vous, dit-il, nous serons plus à l'aise ainsi pour bavarder...

Bob et la jeune fille obéirent et, aussitôt, Rajah Singh enchaîna, s'adressant à Miss Savadrâ :

— En apprenant votre arrivée ici, ma cousine, j'ai supposé aussitôt que vous n'aviez pas fait ce long voyage uniquement pour revoir les lieux de votre enfance...

— Et pourquoi cela ne serait-il pas ? demanda la jeune fille. Singh secoua la tête.

— Non, fit-il. Pour effectuer ce simple pèlerinage, vous ne vous seriez pas fait accompagner par le célèbre commandant Morane – vous voyez que je suis bien renseigné – dont la double qualité de coureur d'aventures et de redresseur de torts est bien connue. Donc, la raison de votre venue à Phâli est tout autre. Vous venez y chercher quelque chose qui m'intéresse, tout simplement...

— Peut-on savoir quelle est cette chose qui vous intéresse, mon cousin ? interrogea la jeune métisse, qui se tenait sur ses gardes.

Le prince alla droit au but.

— Il s'agit de la Couronne de Golconde, fit-il, et du fabuleux trésor qui l'accompagne...

Morane éclata de rire.

— Le trésor de Golconde, hein ? Vous ne doutez de rien, Altesse ! Est-ce que, par hasard, vous ne voudriez pas décrocher la lune en même temps ?

De souriant, le visage couleur de bronze de Rajah Singh devint soudain sérieux. Ses lèvres se durcirent, et ce fut en martelant chaque syllabe qu'il répondit :

— Faire de l'humour est une chose que je vous laisserai, commandant Morane, car je ne vous suivrai pas sur ce terrain. Je sais de façon certaine que Savadrâ Khan a découvert le trésor des anciens sultans. Je veux ce trésor, car les temps sont devenus durs pour nous, princes indiens. Elle est loin l'époque où nous pouvions pressurer le peuple ignorant et superstitieux, lever des impôts, percevoir des dîmes, et notre train de vie occasionne des dépenses exorbitantes. Comme je sais également que Savadrâ Khan a transmis le secret du trésor à sa femme et à sa fille, je suis décidé à arracher ledit secret à cette dernière...

Rajah Singh s'interrompit un instant, puis il reprit, à l'adresse de Miss Savadrâ :

— C'est à vous de parler à présent, gentille cousine... La jeune fille haussa les épaules.

— Que voulez-vous que je vous dise, Singh ? Que je vous livre un secret que je ne possède pas ? D'ailleurs, même si je le possédais, je ne vous dirais rien puisque le trésor en question, s'il avait été réellement découvert par mon père, me reviendrait de droit...

Le prince eut un petit ricanement méprisant.

— De droit ? fit-il. Qui vous parle de droit ? N'est-ce pas moi qui, jusqu'à nouvel ordre, fait la loi ici ?

Il tourna la tête vers Bob et continua :

— Et vous, commandant Morane ? Je ne doute pas que ma cousine vous ait transmis ce secret, puisque vous devez

probablement la seconder dans l'entreprise assez hasardeuse, il faut le dire, qui a motivé votre venue ici, et j'espère que vous vous montrerez plus compréhensif...

« J'ai eu tort de m'engager dans cette histoire de trésor de Golconde, pensa le Français, car ces seuls mots font pousser des dents à tout le monde et, finalement, il y aura quelqu'un de ma connaissance qui sera mordu. » Malgré ces regrets tardifs et, il faut le reconnaître, purement platoniques, Bob se mit à rire.

— Vraiment, Altesse, dit-il, vous m'amusez. Vous me faites penser à cet homme qui voulait à tout prix peigner le diable. Il n'y réussit jamais. Et savez-vous pourquoi ?

Morane s'interrompt, rit à nouveau, pour enchaîner ensuite :

— Tout simplement, Altesse, parce que le diable n'a pas de cheveux. Sans doute ne voyez-vous aucun rapport entre cette circonstance et celle qui nous occupe. Il y en a une cependant. L'homme dont je viens de parler voulait peigner le diable, et vous, vous voulez nous arracher le secret du trésor de Golconde. Or, il se fait que nous ne possédons pas ce secret, Miss Savadrâ et moi, pas plus que le diable ne possède la moindre pilosité occipitale. Je suppose que vous commencez à comprendre.

— Je commence à comprendre, commandant Morane, répondit Rajah Singh avec son mauvais sourire. Je commence à comprendre que votre humour vous perdra, vous et ma cousine. Vous ne voulez pas me livrer votre secret ? Soit... Je n'insisterai pas... Comme vous venez de le dire, il est inutile d'essayer de peigner le diable, puisqu'il n'a pas de cheveux... à moins de lui en faire pousser, bien sûr. Je vais donc vous rafraîchir la mémoire afin que, bientôt, vous puissiez me révéler ce que j'attends de vous.

Morane haussa les épaules.

— Quoi que vous fassiez, Altesse, vous en serez pour vos frais. Comment, en effet, pourrions-nous nous souvenir de quelque chose dont nous n'avons jamais eu connaissance ?

— Permettez-moi de croire le contraire, commandant Morane. De toute façon, si vous dites vrai, je ne perdrai rien, sauf peut-être deux hôtes un peu encombrants ; d'autre part, si vous mentez, il ne vous restera plus qu'à passer à une

confession complète. C'est que, voyez-vous, il y a des circonstances où les langues des plus entêtés se délient...

Se tournant vers Morane, Jini lui lança un coup d'œil inquiet, mais le secret de Golconde était son secret à elle, et c'était à elle de parler. Elle n'en fit rien et Rajah Singh, se tournant vers le policier qui, avec ses hommes, avait assisté à l'entretien, commanda :

— Menez nos hôtes dans les caves, Sirdar. Puisqu'ils veulent à tout prix tenir au frais leur secret, ils vont être servis. Et puis, nous devons leur prouver que Phâli n'est pas la cité morne que l'on croit et que les distractions les plus recherchées n'y sont pas rares...

Le Sikh toucha successivement l'épaule de Miss Savadrâ et de Bob Morane.

— Suivez-nous ! ordonna-t-il.

Pendant un instant, le Français caressa le projet de résister, de bousculer les gardes, de foudroyer Rajah Singh d'un crochet à la mâchoire et de prendre le large, mais il y avait Jini. D'autre part, ses adversaires étaient nombreux, et il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que la bagarre tournât à son désavantage. Mieux valait donc attendre une occasion plus propice, si elle se présentait.

Bob se leva et dit à l'adresse de sa compagne :

— Allons, Jini, ne décevons pas notre hôte. Puisqu'il tient à nous faire les honneurs de son palais, nous aurions mauvaise grâce à le faire attendre...

Certes, Bob Morane affichait une belle insouciance, mais il avait cependant trop bonne mémoire pour que cette insouciance fût réelle. Rajah Singh n'avait-il pas déclaré en effet : «... si vous dites vrai, je ne perdrai rien, sauf peut-être deux hôtes un peu encombrants...» Ou notre héros se trompait fort, ou il s'agissait là d'une bien sinistre insinuation.

VII

Les caves du palais n'avaient rien, du moins dans la partie que l'on devait faire traverser à Morane et à Miss Savadrâ, du luxe des étages supérieurs. C'était une suite de passages voûtés, aux murs de pierre brute où l'humidité, produite par les infiltrations venant des pièces d'eau, se marquait en longues traces blanchâtres où scintillaient les cristaux diamantins du salpêtre. Pourtant, ces souterrains, qui auraient fait le bonheur d'un metteur en scène au temps du cinéma expressionniste, étaient éclairés à l'électricité, car Phâli possédait sa centrale. De petites niches, creusées dans la voûte et fermées par des grillages, renfermaient chacune une grosse ampoule allumée ressemblant à une énorme araignée lumineuse enfermée dans une cage.

Encadrés par les policiers, Bob et Jini suivaient les couloirs interminables. Derrière eux, venaient Rajah Singh et ses deux gardes du corps africains.

Tout en marchant, Bob se demandait quels rapports il pouvait bien y avoir entre Rajah Singh et Monsieur Ming, et si ce dernier n'était pas un envoyé du prince. Il était en effet fort possible que l'Indien fût surveiller sa cousine depuis son départ de Marseille afin d'être, à tout moment, au courant de ses moindres actions.

Bob n'eut guère le loisir de méditer longtemps sur cette possibilité, car on était parvenu devant une grille fermée par une imposante serrure dont le moins que l'on pouvait en dire était qu'elle possédait un aspect moyenâgeux. Le lieutenant Sirdar tourna la clé et tira la grille qui s'ouvrit en grinçant. Le Sikh désigna l'ouverture à Bob et à Jini, en disant :

— Entrez ici...

Comme il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir, Morane et sa compagne descendirent quelques marches pour se trouver à l'entrée d'une salle assez spacieuse, au sol fortement en pente et

éclairée par une seule lampe pendue au plafond. Dans le mur opposé, au bas duquel aboutissait la pente, était pratiquée une ouverture carrée, large d'un mètre environ, entrée ou sortie d'une étroite galerie qui se perdait dans l'ombre.

Derrière Morane et Jini, immobiles au sommet de la déclivité, la grille s'était refermée, et la clé avait tourné dans la serrure. La jeune fille se retourna et demanda à Rajah Singh, qui se tenait collé aux barreaux :

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Ce que je vais faire de vous, belle cousine ? Cela dépendra de votre bonne volonté et de celle du commandant Morane. Naturellement, tout ceci demande une explication. L'ouverture que vous voyez là-bas met cette salle en communication, par un boyau long d'une dizaine de mètres, avec une seconde salle où se trouvent enfermés des crocodiles. Pour l'instant, ces crocodiles ne peuvent passer d'une salle à l'autre, car l'ouverture du boyau est hors de leur portée. Pourtant, il me suffira de faire actionner des vannes pour que l'eau pénètre lentement dans les deux salles. Quand le niveau de cette eau atteindra l'entrée et la sortie du passage, les crocodiles pourront alors venir jusqu'à vous. Ces sauriens sont affamés, et il est aisé d'imaginer la suite... Bien sûr, il vous sera aisé d'éviter une fin aussi repoussante en me livrant votre secret. Si vous vous décidez finalement, il vous suffira de tirer sur cette chaîne, qui pend près de la grille. Elle actionnera une cloche, et je saurai ainsi que vous êtes venus à de meilleures dispositions...

Comme ni Bob ni Jini ne disaient rien, le prince ajouta :

— Puisque vous me semblez toujours aussi entêtés, je vous laisse à vos réflexions. Quand vous verrez l'eau monter dans cette salle, peut-être alors vous rendez-vous compte que votre vie vaut davantage que tous les trésors de Golconde et d'ailleurs...

Rajah Singh se détourna et, entraînant son monde, s'éloigna de la grille. Quand les pas du prince et de ses séides eurent cessé de résonner au loin, Miss Savadrâ se tourna vers Morane.

— Croyez-vous qu'il mette ses menaces à exécution, Bob, ou agit-il ainsi seulement pour nous effrayer ?

Morane ne répondit pas tout de suite. Personnellement, il ne se faisait pas la moindre illusion. Rajah Singh ne s'était pas donné le mal d'organiser toute cette mise en scène pour rien. Cependant, il ne jugea pas utile d'effrayer davantage encore la jeune fille, et il haussa les épaules avec une feinte insouciance.

— L'avenir nous renseignera à ce sujet, fit-il. Tout ce que nous avons à faire pour le moment, c'est attendre. Nous verrons bien comment les événements tourneront...

— Et si nous livrions le secret du trésor à mon cousin ?

Il nous suffirait de le conduire auprès de Dhunpa Raï, au monastère de Kunwar, et nous aurions la vie sauve.

— Rien ne prouve que, quand nous lui aurons donné satisfaction, le rajah ne nous fasse supprimer malgré tout, fit remarquer Bob. Et puis, j'enragerais de satisfaire la cupidité de ce sacripant. Je préfère prendre patience. Peut-être, avant longtemps, trouverai-je le moyen de nous faire sortir d'ici...

Il s'assit sur une des marches de pierre et se mit à songer au moyen en question. Il ne devait cependant pas avoir le loisir d'y réfléchir bien longtemps, car Jini, qui s'était assise à ses côtés, lui posa la main sur le bras en murmurant :

— Écoutez, Bob, ce bruit...

C'était un gargouillement régulier qui provenait du fond de la salle. Morane et la jeune fille tournèrent leurs regards dans cette direction, et se rendirent compte que l'eau s'était mise à sourdre, en petits jets continus, entre les dalles, au bas de la déclivité. Ils ne doutèrent plus alors que Rajah Singh venait de mettre sa menace à exécution.

Durant près de deux heures, le niveau avait monté avec régularité, et chaque minute qui s'écoulait augmentait l'angoisse des prisonniers. A présent, l'eau n'était plus qu'à deux mètres des marches sur lesquelles Bob et Miss Savadrâ se trouvaient toujours assis, et elle affleurait là-bas l'entrée du boyau.

A plusieurs reprises, Jini avait regardé en direction de la chaîne qui pendait le long de la grille, à portée de la main. Finalement, elle formula sa pensée.

— Ne ferions-nous pas mieux d'appeler Rajah Singh, Bob ? Je ne veux pas vous entraîner dans la mort. Je veux vivre aussi...

Du poing droit, Morane frappa avec colère dans la paume de sa main gauche ouverte.

— Céder le trésor à ce scélérat de Singh ! Grinça-t-il. Ce serait un peu comme si je me coupais un morceau de la cuisse pour nourrir une bête féroce à laquelle j'aurais plutôt envie de loger une balle dans le crâne. Ah ! Si seulement je pouvais trouver un moyen pour...

Le Français n'acheva pas. Venant de l'intérieur même du palais, un cri avait retenti. C'était une sorte de longue plainte, modulée et déchirante, à ce point lugubre que les deux prisonniers ne purent s'empêcher de frémir. Un second cri semblable résonna, puis un troisième.

Jini tourna vers Bob un visage bouleversé par une terreur naissante.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea-t-elle.

Bob Morane eut un geste vague.

— J'aurais bien de la peine à le dire, répondit-il. Je ne connais aucun être, bête ou homme, qui puisse pousser un cri pareil, sauf peut-être dans les cauchemars...

Ils continuèrent à prêter l'oreille, mais la plainte ne se répéta plus.

De nouvelles minutes s'écoulèrent et, bientôt, là-bas, au bord de l'ouverture carrée que les eaux avaient maintenant atteinte, il y eut un bouillonnement provoqué par les flux venant des deux salles et envahissant la galerie pour s'y briser l'un contre l'autre. L'eau semblait monter rapidement et, bientôt, de l'ouverture, une forme fuselée jaillit, puis une deuxième, une troisième, une quatrième...

Jini s'était dressée. Elle porta la main à ses lèvres comme pour y étouffer un cri d'épouvante.

— Les crocodiles, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Les crocodiles...

Bob avait reconnu, lui aussi, les sauriens qui, maintenant, sûrs d'atteindre leurs proies semblait-il, nageaient vers les marches, leurs narines et leurs yeux proéminents au ras de l'eau.

— Il faut appeler, Bob ! cria la jeune fille. Tant pis pour le trésor ! Il faut appeler ! Vous m'entendez, il faut appeler !

Bob savait ne pouvoir lutter victorieusement contre les gigantesques sauriens affamés. Dans quelques minutes à peine, Jini et lui seraient entraînés sous l'eau, noyés, puis dévorés. Au point où en étaient les événements, la Couronne de Golconde et le reste pouvaient bien aller à tous les diables. Morane se dressa et bondit vers la chaîne dans l'intention de s'y suspendre pour faire sonner la cloche. Pourtant, il n'eut pas le loisir d'achever son geste. Derrière les barreaux, une forme humaine était apparue. Une forme humaine que, malgré la pénombre, il crut reconnaître. La clé tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit en grinçant.

A peine Bob Morane avait-il aperçu la silhouette qu'elle avait disparu, et le Français demeurait là, devant la grille miraculeusement ouverte, se demandant s'il avait été le jouet d'une hallucination. Pourtant, puisque cette grille était ouverte, il fallait qu'elle l'eût été par quelqu'un.

— J'aurais parié que c'était lui, murmura Bob.

— Qui ça, lui ? interrogea Jini qui était venue le rejoindre.

— Un homme était là, expliqua Morane, qui a ouvert la grille. Il est apparu, puis a disparu tout de suite, et il fait sombre en cet endroit. J'ai pourtant cru reconnaître Monsieur Ming...

Un frottement d'écaillés, derrière eux, les rappela à la réalité. Deux crocodiles, sortis de l'eau, rampaient vers les marches en ouvrant et en refermant leurs mâchoires garnies de crocs longs comme le doigt. Morane poussa la jeune fille devant lui, dans la galerie. Il y passa à son tour, referma la grille et tourna la clef dans la serrure. Cette barrière infranchissable entre eux et les sauriens, les deux prisonniers se sentirent plus en sécurité. Ils plongèrent leurs regards dans la profondeur de la galerie où, l'on s'en souvient, des lampes électriques brillaient de place en place. Ils n'y découvrirent cependant pas la moindre présence humaine.

— Pourtant, il y avait quelqu'un fit Morane. Je n'ai pas eu la berlue. Et puis, dans aucun pays du monde, les portes ne s'ouvrent seules.

— Êtes-vous certain qu'il s'agissait bien de ce mystérieux Ming ?

Morane eut une moue de doute.

— Certain, certain... L'individu en question est apparu soudain, a ouvert la grille avec la même adresse qu'un prestidigitateur accomplissant un tour de passe-passe et puis, soudain, pfruit, plus personne ! Évanoui comme une fumée dans un courant d'air ! J'ai cependant bien cru reconnaître le visage de lune de Ming. Et ces yeux jaunes, ces yeux d'ambre liquide ! Personne ne pourrait oublier des yeux pareils...

— Sans doute est-ce votre imagination, avança la jeune fille. Depuis votre aventure de Colombo, vous voyez ce Monsieur Ming partout...

— Peut-être, peut-être, fit Bob qui, pourtant, ne se sentait pas le moins du monde convaincu. Mais ne demeurons pas ici. J'ai hâte de sortir de ces maudites caves, de retrouver l'air libre...

Ils se mirent en marche le long des galeries. Celles-ci se révélèrent désertes et, bientôt, ils parvinrent au pied de l'escalier permettant d'accéder au rez-de-chaussée du palais. Lentement, ils gravirent les degrés, pour prendre pied dans un hall auquel s'emmanchait le large couloir qui, traversant le bâtiment sur toute sa longueur, menait à la grande terrasse donnant sur les jardins. Il devait faire nuit à présent au dehors car, partout, dans le hall et dans les couloirs, des lustres de cristal et de nacre déversaient des flots de lumière. Au centre du hall, un homme, dans lequel Bob et Jini reconnurent aussitôt l'un des gardes africains de Bajah Singh, était étendu, immobile. Mort visiblement. Bob s'approcha et se pencha sur le grand corps musclé dont la poitrine était nue. Le Noir avait été poignardé. Une blessure étroite au côté gauche, faite par une arme extrêmement aiguisée et maniée par un spécialiste du poignard.

Bob Morane se redressa et revint vers sa compagne. Les yeux de l'Eurasienne étaient écarquillés et une terreur irraisonnée les envahissait par vagues successives.

— Mort ? interrogea-t-elle d'une voix blanche.

Le Français eut un signe affirmatif. Alors, la jeune fille se mit soudain à rire nerveusement, tandis que des larmes jaillissaient de dessous ses paupières pour couler le long de ses joues. C'était la crise nerveuse, et Bob employa le seul remède

qui, avec la douche froide, pouvait se révéler efficace en telle circonstance. Comme l'eau lui manquait, il gifla Miss Savadrâ vigoureusement, mais pas assez fort cependant pour lui faire grand mal. L'effet fut immédiat. Le rire mourut dans la gorge de Jini, la source des larmes se tarit tandis que, son attention détournée, l'Eurasienne considérait Morane avec étonnement, comme si elle avait eu devant elle un inconnu.

— Pardonnez-moi, petite fille, dit Bob, mais il le fallait. Je ne sais pas ce qui se passe exactement, mais ce n'est pas le moment de perdre la tête. Ou je m'abuse complètement ou, avant longtemps, nous aurons besoin de tout notre sang-froid pour sauver nos vies. A bord du *Gange*, je vous avais prévenue que la conquête de l'héritage de Savadrâ Khan ne serait pas une partie de plaisir. A ce moment-là, vous n'avez pas voulu écouter mes conseils. Maintenant que nous sommes dans le pétrin jusqu'au cou, il n'est pas indiqué de s'abandonner à la panique, croyez-le...

Jini saisit la main de Bob, presque tendrement, comme si elle voulait le remercier de lui avoir parlé ainsi, et elle la serra.

— Vous avez raison, Bob, dit-elle. Je vous fais confiance, et je vous promets d'être forte...

Déjà, Morane entraîna la jeune fille à travers le palais, dont il avait hâte d'être sorti. A trois reprises, ils croisèrent le corps d'un garde étendu sur le sol. Dans un de ces corps, ils reconnurent celui du lieutenant Sirdar. Celui-ci, tout comme les autres victimes, avait été poignardé d'un coup en plein cœur. A part ces corps inanimés, le palais semblait désert, comme si tous les habitants l'avaient soudain abandonné. Plusieurs fois, Bob cria pour se faire entendre mais, seuls, les échos de sa voix devaient lui répondre.

Le silence total régnant dans la vaste bâtisse ajoutait encore à la sensation d'angoisse empoignant les deux fuyards qui, se débattant en plein mystère, sentant une menace latente peser sur leurs épaules, pressèrent le pas pour gagner au plus vite l'air libre.

Pourtant, quand ils débouchèrent sur la terrasse, face aux pièces d'eau, une nouvelle surprise les attendait sous la forme d'un cinquième corps étendu sur les mosaïques polychromes.

C'était Rajah Singh en personne qui, comme ses gardes, avait été frappé d'un coup de poignard.

Durant un instant, Morane crut que les nerfs de Sarojini allaient flancher à nouveau, mais il n'en fut rien. Elle demeura très droite, un peu crispée, en se mordillant la lèvre inférieure. Cette fois cependant elle ne se mit ni à rire, ni à pleurer. Elle n'avait même pas eu un frémissement, et Bob comprit qu'elle venait de gagner la bataille qu'elle se livrait à elle-même.

Rassuré en ce qui concernait sa compagne, Morane s'approcha de la dépouille mortelle du prince et fouilla rapidement ses vêtements. Dans une poche intérieure du veston, il découvrit un pistolet automatique de moyen calibre. Après s'être redressé, il s'assura que l'arme était bien chargée, puis il revint vers Jini.

— Allons, petite fille, dit-il, il nous faut sortir d'ici. Des événements, incompréhensibles pour le moment, s'y sont déroulés, mais sans doute est-ce aux événements en question, si horribles soient-ils, que nous devons la vie. Encore un petit effort et...

Bob n'acheva pas. Le même cri inhumain, qui tout à l'heure les avait surpris dans la cave aux crocodiles, venait de retentir, brisant de façon douloureuse le silence de la nuit. Cela ressemblait à l'appel, longuement modulé, d'une bête démente, de quelque monstre frénétique issu des ténèbres.

Malgré son courage, Bob frissonna. Il avait les nerfs bien trempés, mais ce cri produisait en lui comme une décharge électrique qui déclenchait une épouvante presque incontrôlable.

Jini avait pâli. Pour la rassurer, Bob se mit à rire. Un rire qui sonnait aussi faux qu'une cloche fêlée.

— Décidément, fit-il, les chacals sont enroutés en ce moment. Ils ne feraient pas mal d'aller voir un médecin nez-gorge-oreilles.

Puis, comme cette boutade ne semblait pas produire son effet, il enchaîna :

— Tout ce qui nous reste à faire maintenant, c'est aller faire une petite promenade nocturne à travers ces jardins. Cette nuit est merveilleuse, et si nous rencontrions Schéhérazade au détour d'une allée, cela ne m'étonnerait pas outre mesure...

« Ce serait moins drôle, évidemment, pensa-t-il, si nous tombions nez à nez avec le particulier qui pousse ces cris à vous glacer le sang dans les veines... » Il serra plus fort la crosse de l'automatique et entraîna Jini vers l'extrémité de la terrasse. Après avoir traversé celle-ci, laissant derrière eux le corps inerte du malheureux Rajah Singh, ils s'engagèrent sur le pont en dos d'âne qui franchissait la pièce d'eau. Quand ils parvinrent de l'autre côté, ils s'immobilisèrent, alertés par une sorte de ronronnement ténu, venant de derrière un coude de l'allée. On eut dit qu'un gros chat était tapi là, en attente de quelque souris à sa taille. Un gros chat qui ne s'arrêtait pas de ronronner...

Pendant un moment, Bob et sa compagne demeurèrent indécis.

— Allons voir de quoi il retourne, dit finalement Bob, qui avait l'habitude de prendre le taureau par les cornes. Demeurer ici ne nous avancerait à rien et, au point où nous en sommes...

Ils s'avancèrent à pas comptés, s'attendant à chaque instant à voir surgir quelque entité redoutable. Pourtant, quand ils eurent franchi le tournant de l'allée, ils s'arrêtèrent sous le coup d'une nouvelle surprise. Là, à quelques pas d'eux, en plein dans la lumière de la lune, il y avait une grosse automobile blanche, de marque américaine, dont la capote était baissée, découvrant l'intérieur garni de cuir également blanc. Le moteur tournait, mais il n'y avait personne sur les sièges.

VIII

Plus surpris que s'ils s'étaient soudain trouvés devant quelque dragon dont les sept gueules auraient craché le feu, Bob Morane et Miss Savadrâ étaient demeurés immobiles à quelques pas à peine de la splendide torpédo dont la présence, bien qu'elle eut été toute naturelle en un autre moment, leur paraissait maintenant incongrue.

Comme l'indiquaient les deux lettres d'argent entrelacées – K S – incrustées dans chacune des portières l'auto appartenant à Rajah Singh. Ce ne devait cependant pas être ce dernier qui en avait fait tourner le moteur puisqu'il gisait mort, là-bas sur la grande terrasse. Mais, déjà, Bob avait compris, du moins en partie, ce que signifiait cette mise en scène.

— On nous a délivrés, expliqua-t-il rapidement, et maintenant on a amené cette voiture ici dans le seul but de nous donner le moyen de prendre le large. Le seul fait que le moteur tourne est significatif.

— A votre avis, répéta Jini, qui peut ainsi nous protéger ?

Bob eut un petit rire amer.

— Nous protéger, ces criminels ? Ne vous faites pas trop d'illusions, petite fille. Leur mansuétude à notre égard n'est pas désintéressée, il s'en faut de beaucoup. Je ne sais pas encore exactement ce qu'ils ont derrière la tête, mais ils ne vont sans doute pas tarder à nous demander quelque chose en échange de leurs services. En attendant, puisque l'on daigne mettre un carrosse à notre disposition, profitons-en...

Ils grimpèrent dans l'auto et Bob, après avoir déposé le pistolet automatique près de lui sur le siège, alluma les phares et démarra. La voiture se mit à rouler lentement à travers les allées, en direction de l'entrée monumentale. A côté de chaque escalier permettant de passer de gradin en gradin, il y avait un plan incliné destiné aux véhicules.

Comme la voiture allait s'engager sur un de ces plans inclinés, la lumière des phares, balayant l'escalier parallèle, découvrit une forme humaine postée sur la dernière marche. C'était un Indien presque nu, à part un pagne de tissu blanc qui lui ceignait les reins et dans la ceinture duquel était passé un long poignard à la lame effilée. Sa peau était si sombre qu'on eut pu le croire sculpté dans l'ébène. Des cheveux lisses et brillants lui tombaient sur les épaules et, dans son visage d'un noir profond, les yeux d'un bleu très pâle, presque incolores, brillaient comme s'ils avaient été taillés dans la nacre.

Bob avait arrêté la voiture au milieu de la déclivité.

— Voilà sans doute un de nos mystérieux protecteurs, dit-il.

Sa main droite, quittant le volant, se posa sur l'automatique posé près de lui. Il se pencha alors au-dessus de la portière et cria à l'adresse de l'Indien :

— Approchez donc, l'ami, que nous puissions échanger nos cartes de visite...

Ces paroles sortirent l'inconnu de son immobilité. En deux bonds, il quitta la zone d'éclairage des phares et s'enfonça dans les ténèbres. Presque aussitôt, de l'endroit où il avait disparu, monta le même appel sinistre que précédemment, appel auquel un autre, venant d'une direction opposée, répondit aussitôt.

— Il s'agit là d'un cri de ralliement, il n'y a pas à en douter, fit Bob. Mais pourquoi donc ces gens-là l'ont-ils choisi aussi lugubre ?

— Qui était cet homme, à votre avis ? S'enquit la jeune fille.

— J'aurais bien du mal à vous répondre. Sans doute l'un de ceux qui ont assassiné Rajah Singh et ses gardes, mis en fuite tout le personnel du palais. Une chose est certaine : ces particuliers-là sont bien redoutables pour semer ainsi le vide devant eux...

Morane s'arrêta de parler et scruta longuement la zone éclairée par les phares, mais l'homme ne réapparut pas.

— Regagnons l'hôtel sans retard, dit encore le Français. Bien que l'on ne semble pas en vouloir immédiatement à nos vies, j'aimerais être sorti au plus vite de ces jardins où tous les mauvais esprits de la nuit semblent s'être donnés rendez-vous...

Il remit la voiture en marche et fonça à travers les allées. Bientôt, ils atteignirent la porte monumentale, que les gardes de tout à l'heure avaient maintenant désertée. Sans s'attarder, Bob dépassa ladite porte et pilota le véhicule en direction de l'hôtel, à travers une place étrangement déserte. On eut dit que la petite cité avait été abandonnée également par ses habitants, ou bien que ceux-ci se terraient dans leurs maisons, portes et fenêtres soigneusement closes.

Quand Bob arrêta la torpédo devant l'« Hôtel du Tigre Royal », une nouvelle surprise les y attendait, Jini et lui. La porte était fermée de l'intérieur et aucune lumière ne brillait aux étages. Comme les deux fugitifs mettaient pied à terre pour frapper au battant, ils découvrirent un long poignard à la lame sanglante, fiché dans le bois, à hauteur du visage.

Sarojini ne put réprimer un petit cri de surprise horrifiée.

— Que veut dire ceci, Bob ? Quand donc ces horreurs s'arrêteront-elles ?

— Je serais bien embarrassé de vous le dire. Quant à la signification de ce poignard, elle me paraît claire. On veut nous interdire l'entrée de l'hôtel, tout simplement...

Petit à petit, le sang-froid semblait abandonner à nouveau la jeune fille.

— Mais que nous veut-on ? fit-elle d'une voix tremblante. Pourquoi ne nous tuent-ils pas tout de suite ?

— Sans doute parce que nous pouvons encore leur être utiles. Quant à ce qu'ils nous veulent, je crois le savoir. A mon avis, il ne nous reste plus qu'une seule issue : gagner le monastère de Kunwar, pour y rencontrer Dhunpa Raï et obtenir de lui le moyen de parvenir jusqu'à la tombe de votre père et, de là, à la cachette du trésor.

L'Eurasienne sursauta. Cette fois, il y eut de la colère dans sa voix lorsqu'elle parla.

— Laissons ce trésor, voulez-vous, Bob ! Je ne veux plus entendre parler. Déjà, il a coûté trop de vies humaines...

— Certes, mais il me paraît certain que nos adversaires le veulent justement et qu'ils ne nous laisseront pas en paix avant que nous ne les ayons menés à sa cachette. Nos deux vies contre ces richesses. Donnant donnant. Voilà pourquoi nous devons

parler à Dhunpa Rai. Indiquez-moi la route de Kunwar. Moins nous perdrons de temps, mieux cela vaudra...

Doucement, mais fermement, Morane poussa sa compagne dans la voiture. Il s'assit à côté d'elle et remit le moteur en marche.

— Indiquez-moi la route, dit-il à nouveau à l'adresse de la jeune sang-mêlé.

— Longez les grilles du palais vers la gauche, expliqua Jini. Ensuite prenez droit devant vous. Il faudra rouler sur une distance de dix kilomètres environ, puis le monastère apparaîtra sur la gauche, un peu avant les ruines de la Vieille Cité.

Morane démarra sec, fit virer le docile véhicule et fila à toute allure dans la direction indiquée par la jeune fille.

A peine la torpédo s'était-elle mise en marche, qu'un nouveau cri déchirant s'était élevé tout près. Un autre, qui venait du nord lui avait répondu, puis un autre venu de l'est, et deux encore, venant respectivement du sud et de l'ouest.

Bob ricana.

— Ils sont tout autour de nous, constata-t-il, comme des fauves à l'affût. Si nous n'y prenons pas garde, ils se lanceront à la curée avant longtemps, et je ne tiens pas à faire les frais du festin...

En dépit de tout son courage, à la seule pensée de devoir se mesurer aux êtres – des hommes il en était certain maintenant – qui poussaient de tels cris, Bob sentait de petits chatouillements, prodromes de la peur, lui naître à la racine des cheveux.

Pendant une quinzaine de minutes, à une allure que Bob avait dû forcément réduire en raison du mauvais état de la route, la puissante voiture avait roulé à travers une plaine au sol pelé, encombrée par endroits de rochers rouges qui, sous la lumière de la lune, semblaient avoir été trempés dans du sang caillé. En d'autres endroits, aux abords d'une source, d'une rivière ou d'un marais, la végétation tropicale reprenait ses droits et élevait le feuillage de ses banyans, de ses figuiers, entre lesquels proliféraient les massifs de cactus barbelés comme d'anciennes machines de guerre.

Et, tout à coup, au détour d'un énorme roc, Jini tendit le bras par-dessus le pare-brise, en s'exclamant :

— Là-bas, la Vieille Cité !

Elle s'érigait, à quelques kilomètres à peine, au sommet d'une énorme butte de pierre. Vue ainsi, en pleine nuit, dans la clarté lunaire, elle paraissait tout d'abord intacte. Mais, bientôt, on se rendait compte que, dans ses dômes, des trous béaient, que ses minarets avaient été étêtés et que les végétations grimpantes tâchaient ses murs d'une lèpre verdâtre. Et puis, il y avait le silence. Ce silence qui accompagne les choses mortes, et qui n'est pas tellement dû au fait que ces choses se sont tues, mais à l'expression muette du respect de ce qui les entoure.

— Et, là, tout près, le monastère de Kunwar, continuait la jeune fille en tendant cette fois le bras vers la gauche.

Kunwar vivait, lui. Ses murs et les bâtiments qu'ils enclosaient – temple et cloître – étaient réellement intacts. Bâti dans la pierre grise, le monastère tout entier semblait, sous la lumière crue de la lune, taillé dans un unique et gigantesque bloc de marbre.

Déjà, Bob avait engagé la torpédo sur un mauvais chemin secondaire, mieux fait pour les sabots des chevaux que pour les pneus d'une auto moderne, qui conduisait tout droit à une large grille de bronze flanquée par deux bouddhas de porphyre. Sur le côté de la grille, contre le socle de l'un des bouddhas, il y avait un grand gong, également de bronze, monté sur un socle et des montants de bois peint. A l'un des montants se trouvait attachée une mailloche à la tête recouverte de cuir bouilli.

Morane avait arrêté l'auto devant la grille. Il sauta légèrement à terre et, s'emparant de la mailloche, en frappa le gong de toutes ses forces. Le son roula comme un coup de tonnerre, se répercutant à travers tout le monastère.

De longues minutes s'écoulèrent. Jini avait, elle aussi, mis pied à terre et, collée à la grille, elle scrutait avec Bob l'intérieur de la vaste enceinte. Finalement, une lueur tremblotante apparut entre une double allée de statues représentant les multiples incarnations du Gauthama. Puis, une forme claire se précisa. C'était un homme, vêtu d'une longue robe blanche et qui tenait en main une lampe à huile. Quand il parvint tout près

de la grille, Bob et sa compagne virent qu'il avait le crâne complètement rasé, et ils comprirent qu'il devait s'agir là d'un bonze.

Le prêtre s'était arrêté de l'autre côté de la grille et demanda, en hindoustani :

— Pourquoi venez-vous déranger la quiétude des hommes de Dieu, étrangers ?

— Je suis la fille de Savadrâ Khan, répondit Jini dans la même langue, et nous devons voir Dhunpa Raï de toute urgence.

Le bonze hocha doucement la tête.

— Nous connaissions tous Savadrâ Khan, et nous le vénérions. Je vais voir si Dhunpa Raï veut interrompre ses études pour recevoir la fille de son ami regretté...

L'homme tourna les talons et s'éloigna, pour disparaître bientôt entre les statues.

— Croyez-vous que Dhunpa Raï nous recevra ? demanda Morane à l'adresse de la jeune fille.

— Je le pense. Dhunpa Raï aimait beaucoup mon père et celui-ci, avant de mourir, lui aura assurément demandé de m'aider à accomplir ses dernières volontés...

A nouveau, de longues minutes s'écoulèrent, qui parurent interminables à Bob et à Jini qui, de temps à autre, jetaient un coup d'œil autour d'eux, s'attendant à chaque instant à ce qu'un adversaire quelconque se manifestât. Cependant, la plaine était déserte et silencieuse et, seul, de temps à autre, un chacal jappait, mais ce cri paraissait presque rassurant auprès de la longue plainte terrifiante qu'ils avaient perçue déjà à plusieurs reprises au cours de la nuit.

Cette attente devait cependant avoir bientôt une fin. Le bonze à la lampe reparut.

— Dhunpa Raï va vous recevoir, dit-il.

Il fit tourner une clé, tira un verrou et la grille, aux gonds sans doute soigneusement graissés, s'ouvrit silencieusement.

— Entrez, fit encore le prêtre.

Laissant la voiture là où elle se trouvait, Bob et la jeune métisse obéirent à l'invitation, et la grille se referma aussitôt derrière eux. Le bonze parla à nouveau.

— Si vous voulez me suivre...

Tournant les talons, il se mit à marcher entre les statues qui, vieille chacune assurément de nombreux siècles, gardaient cependant une majesté que la lumière argentée de la lune augmentait encore. Une paix totale régnait en cet endroit réservé à la prière et à la contemplation, où tout était ordre et beauté pure, et Morane et Jini se demandèrent si, après les épouvantes des heures précédentes, ils ne venaient pas de pénétrer dans un monde nouveau où l'inquiétude n'avait pas de place.

Toujours à la suite de leur guide, ils franchirent une large cour ronde, au centre de laquelle, sur la margelle de marbre d'un grand bassin, somnolaient d'inoffensifs gavials. Après avoir passé une lourde porte en bois de teck, suivi un long couloir dallé de faïence bleue, ils s'arrêtèrent devant une nouvelle porte à laquelle le bonze frappa. Une voix répondit. Le prêtre poussa le battant et s'effaça pour laisser passer le Français et la jeune fille. Ceux-ci pénétrèrent dans une étroite cellule aux murs chaulés, dont les seuls meubles étaient une natte et quelques coussins posés directement sur le plancher de bois poli par le temps. Il y avait aussi un petit billot d'acajou sur lequel était placé un bouddha d'onyx noir veiné de jaune.

Sur la natte, un homme était assis. Il devait être âgé, mais sa peau était lisse et, dans ses petits yeux vifs, une étonnante jeunesse pétillait. Seul le nez, long et courbe, s'était un peu affaissé par l'âge. Il portait une robe blanche et, quand on avait frappé, il devait être en train de lire à la lueur de la lampe à huile pendue au-dessus de lui à un crochet fiché dans le plafond, car il y avait un livre ouvert à ses côtés.

Rapidement, d'un œil que rien ne trompe, le vieillard avait dévisagé les nouveaux venus. Son inspection dut être satisfaisante, car il dit d'une voix douce :

— Entrez... Je suis Dhunpa Raï...

Bob et Jini s'avancèrent. La porte se referma derrière eux et ils se retrouvèrent seuls avec le vieillard.

— Je suis Sarojini Savadrâ, expliqua l'Eurasienne, et voilà le commandant Morane qui m'a conduite jusqu'ici...

Dhunpa Raï avait souri.

— Quand je vous ai vue pour la dernière fois, Sarojini, vous étiez toute petite encore, et sans doute ne vous souvenez-vous plus de moi. Mais je vous reconnais. Vos yeux n'ont pas changé. Un œil pur ne change jamais tant qu'il garde sa pureté... Soyez les bienvenus, vous et le commandant Morane.

De la main, il désigna des coussins à ses hôtes et, quand Bob et Jini se furent assis en tailleurs, il continua :

— Je vous attendais Sarojini...

— Avant de mourir, expliqua la jeune fille, mon père nous a adressé une lettre, à ma mère et à moi. Une lettre faisant également office de testament.

La tête du vieillard oscilla de droite à gauche sur ses frêles épaules.

— Je sais cela, dit-il. J'étais le confident de votre père, son confident et ami, ne l'oubliez pas, et il m'a chargé de vous aider, votre mère et vous, à récupérer l'énorme fortune qui dort sous la terre...

— Ma mère est morte, expliqua Jini. Dans les yeux de Dhunpa Raï, il n'y eut aucune surprise, aucune tristesse.

— Mourir, c'est notre but à tous, fit-il doucement. La mort, tout comme la vie, fait partie du grand rythme de la nature, du grand dessein qui régit toutes choses, et nous n'y pouvons rien changer.

Il s'interrompit, comme pour laisser à ses hôtes le temps de savourer cette dernière vérité, puis il reprit :

— Je vous attendais, Sarojini. Je savais que, tôt ou tard, vous viendriez. Mais pourquoi justement cette nuit, où l'esprit du Mal rôde autour de Phâli, où les forces mauvaises sont déchaînées ?...

A ce moment précis, comme pour appuyer les dernières paroles du vieillard, la plainte mystérieuse monta au dehors. Une autre lui répondit, puis une autre.

Longuement, Dhunpa Raï prêta l'oreille, puis il dit :

— Ce cri ?... Vous entendez ce cri ?...

A nouveau, sans laisser le temps à Morane et à Jini de parler, la plainte retentit. Elle semblait venir de tout près et déchirait le silence nocturne comme un poignard déchire une peau de tambour trop tendue. D'autres plaintes, venant des

quatre points cardinaux s'élevèrent encore et, chaque fois, il y avait cette impression de déchirement, chaque fois, Bob et la jeune fille sentaient le sang se figer dans leurs veines. Ils avaient beau se raisonner, ils ne parvenaient pas, dès que la plainte retentissait à nouveau, à s'empêcher de sentir une terreur insidieuse se couler en eux comme un poison.

Dhunpa Rai, lui, ne semblait pas avoir peur. Sans doute était-il parvenu à cet état de sagesse où l'homme a acquis la parfaite maîtrise de soi-même et de ses sentiments, bons ou mauvais, cette maîtrise que, seule la contemplation et la pratique du *Yoga* permet d'acquérir.

— Je viens de vous affirmer que l'esprit du Mal rôdait, fit le vieillard. Voilà qu'il se manifeste à nouveau...

— Ces cris, fit Bob. Quels sont-ils ?

Doucement, Dhunpa Rai dodelina de la tête, puis il se tourna vers le Bouddha d'onyx figé sur son petit billot d'acajou verni.

— Que le Gauthama fasse que vous ne l'ayez jamais entendu ce cri ! Dit le vieillard d'une voix fervente.

Il fit face à nouveau à Morane et à la jeune fille, pour achever d'une voix sourde :

— C'est l'appel des *dacoïts* !

IX

L'appel des dacoïts ! Bob Morane avait déjà entendu parler de cette fameuse confrérie de brigands et de tueurs à gage qui, jadis, avec les étrangleurs thugs, semaient la terreur dans toute l'Inde et dont, seule, l'obstination de la police coloniale britannique avait pu venir à bout.

— Les dacoïts ? fit le Français. Je croyais que leur association avait été définitivement dissoute...

— Dissoute ? dit Dhunpa Rai. Dites plutôt endormie. A-t-on jamais réussi, quoi qu'on en dise, à venir à bout des Hommes-Léopards, en Afrique, de la Mafia en Italie, du Ku Klux Klan aux Etats-Unis ? Officiellement, oui, mais en réalité les meurtres rituels continuent à être chose courante sur le Continent Noir et, dans le sud des U.S.A., des individus encagoulés se réunissent périodiquement dans des lieux secrets pour y faire subir mille vexations, voire même la torture et la mort, à des gens de couleur. Sans doute en a-t-il été ainsi de la secte des dacoïts. Elle a sommeillé longtemps sous la tutelle énergique des Britanniques, et puis il a suffi d'un rien, ou d'un homme qui trouvait un intérêt quelconque dans sa résurrection, pour qu'elle se réveille...

«... Un homme qui trouvait un intérêt quelconque dans sa résurrection. » Ces mots frappèrent Morane. Et, déjà, un nom lui venait sur les lèvres.

— Connaissez-vous un certain Ming ? demanda-t-il à Dhunpa Rai.

Comme il a été dit précédemment, Dhunpa Rai avait atteint ce degré de sagesse où l'homme parvient à se rendre maître de ses sentiments ou, tout au moins, à ne rien laisser paraître de ceux-ci. Pourtant, au nom de Ming, il ne put s'empêcher de sursauter légèrement.

— Ming ! fit-il d'une voix tremblante. Un Tibétain de haute taille, — ou un Mongol, on ne sait exactement — avec un visage

de lune et de terribles yeux jaunes, brillant comme s'ils étaient de l'or poli et qui semblent ne pas appartenir à un être humain. Avec cela, une voix douce comme le ronronnement du tigre. J'espère que ce n'est pas de ce Ming-là que vous voulez parler...

— C'est bien de celui-là, en effet, répondit Bob.

Il y eut un peu de frayeur dans la voix de Dhunpa Rai.

— Et vous me demandez si je le connais ? Je ne l'ai jamais encore rencontré, certes. Quels sont ceux qui ont rencontré Satan ? Cela n'empêche que tout le monde le connaisse. Ming, c'est Satan personnifié. Il en a l'intelligence prodigieuse, – et aussi la science de toutes choses, acquise on ne sait de quelle façon. Cette science, non seulement théorique mais aussi pratique, est tellement vaste qu'il semble qu'une seule vie humaine ne suffirait pas à l'emmagasiner. De là ce bruit qui court selon lequel Ming aurait vécu plusieurs vies. On dit même qu'il serait le dernier empereur mongol qui, ayant trouvé le moyen de prolonger son existence, aurait survécu jusqu'à nos jours, d'où son nom de Ming, qui est celui de la célèbre dynastie qui régna sur la Chine de 1368 à 1644...

Bob sourit et interrompît le vieillard.

— Dans ce cas, le personnage serait vieux de trois siècles. Je l'ai vu d'assez près et il ne m'a pas paru tellement âgé. Cinquante ans au plus...

— Allez donner un âge à Satan ! D'ailleurs, s'il faut en croire certains, Ming se donnerait une origine beaucoup plus ancienne encore. Il affirmerait être l'un des rares humains ayant échappé au déluge. Légende, bien sûr, ou vantardise. Pourtant, Ming n'a rien à voir avec un charlatan dans le genre du comte de Saint-Germain. Il possède une autre envergure. Il est possible que dans l'un de ses repaires du Tibet ou de Mongolie il ait retrouvé et cultivé les vieilles sciences perdues de l'Asie. On affirme également qu'il peut réveiller les morts et qu'il serait lui-même invulnérable...

— Un savant, peut-être, fit Bob, mais aussi un habile illusionniste sans doute...

— Sans doute, mais cela n'empêche qu'il soit redoutable. Probablement nourrit-il de grands projets et il est possible qu'avant longtemps le monde entende parler de Ming le

Tibétain, de Ming le Mongol, et cela pour son plus grand malheur. Puisque vous me parlez de ce démon, je ne m'étonne plus du retour des dacoïts...

Au souvenir du terrible personnage aperçu dans le bouge de Colombo, Morane ne put réprimer un petit frisson de peur rétrospective.

— Vous avez raison, reconnut-il d'une voix sourde. J'ai vu Ming et, pour tout avouer, il m'a paru plus terrible encore que vous ne le décrivez. Si l'on m'affirmait que, réellement, il est une incarnation de Satan, je me sentirais prêt à le croire.

Dhunpa Raï demeura un long moment songeur, le menton appuyé sur la poitrine. Ensuite il releva la tête et demanda à l'adresse de Morane :

— Ce que je voudrais savoir, c'est comment, Miss Savadrâ et vous êtes allés vous heurter à Ming.

— Nous ne nous sommes pas, à proprement parler, allés nous heurter à lui, explique Bob. Il s'est soudain dressé sur notre route, sans que nous ayons même connaissance de son existence.

Et, par le menu, le Français relata comment, sur le paquebot *Gange*, il avait fait la connaissance d'Hubert Jason et de Jini et comment il avait accepté d'aider celle-ci. Il rapporta également son équipée dans les bas quartiers de Colombo et sa rencontre avec Monsieur Ming. Ensuite, il raconta comment Jini et lui avaient été les « invités » de Rajah Singh et comment ils avaient été mystérieusement délivrés...

*

Quand Bob Morane eut achevé son récit, Dhunpa Raï hocha doucement la tête.

— Si, dans cette silhouette, derrière la grille, vous avez cru reconnaître Ming, il n'y a pas à douter que ce fût lui. Quant aux tueurs qui ont assassiné le prince et ses gardes, il s'agit assurément de dacoïts. Ici, en Asie, Ming est une puissance occulte, aux pouvoirs réels. Il peut très bien avoir réorganisé à son usage la redoutable société de tueurs, et il a suffi que leurs appels aient retenti dans le palais et autour de Phâli pour

qu'aussitôt la panique saisisse les habitants. Reste à savoir pourquoi Ming vous a délivrés. D'habitude, il ne fait pas montre de tant de mansuétude.

— A mon avis, dit Bob, il y a une explication toute simple à cela. Plus j'y songe, plus je la crois exacte. Ming veut la couronne et le trésor de Golconde. Il a sans doute appris que Savadrâ Khan les avait découverts et en avait transmis le secret par héritage à sa femme et à sa fille. Quand il sut que Jini quittait l'Europe à destination de l'Inde, Ming, qui doit posséder des complicités un peu partout, la fit suivre et surveiller par Hubert Jason et Clarkson. Contrairement à ce que nous espérions, nous n'avons pas réussi, à Colombo, à brûler la politesse à notre ennemi. Il savait que, forcément, la fin de notre voyage serait Phâli, et ses dacoïts se trouvaient déjà sur place. Ming y arriva peu de temps après nous et, apprenant que nous étions prisonniers de Rajah Singh, il organisa aussitôt notre délivrance. Pourquoi le fit-il ? Tout simplement parce qu'il voulait le trésor, et qu'il espérait que nous allions l'y conduire. Voilà pourquoi une voiture, moteur en marche, nous attendait devant le palais, et pourquoi l'entrée de « l'Hôtel du Tigre Royal » nous fut interdite. Pour Ming, en effet, le temps pressait. Ses dacoïts avaient réussi à semer la terreur dans Phâli, mais il savait que, avant longtemps, les forces de police du gouvernement central seraient alertées et viendraient rétablir la situation. Pour cette raison, il lui fallait au plus vite s'emparer du trésor, et cela par notre intermédiaire.

Les explications de Morane laissèrent Dhunpa Raï un moment soucieux, puis il approuva de la tête.

— Votre raisonnement se tient, commandant Morane. Si vous avez vu juste, ni Miss Savadrâ ni vous ne serez en paix tant que Ming ne sera pas en possession du trésor.

— Et si nous le lui livrons ? Interrogea Jini.

Le vieillard eut un sourire amer.

— Dans ce cas, vous connaîtrez tous deux la paix, mais une paix à laquelle vous n'aspirez peut-être pas : celle de la mort. Quand Ming aura obtenu ce qu'il désire, il vous sacrifiera tous deux, cela n'est guère douteux...

Jini se tordit les mains avec désespoir.

— Mais que faire alors ? Que faire ?... Comment sortir de cette impasse ?...

— Je crains que votre situation ne soit désespérée, sans issue, fit doucement le vieillard.

Morane se cabra. Depuis un moment, en effet, il était arrivé à la même conclusion que Dhunpa Rai, et pourtant il ne l'acceptait pas. Sa nature le poussait à lutter, à ne pas accepter l'inévitable. Puisque le hasard, et aussi son tempérament chevaleresque et aventureux, l'avaient enfoncé jusqu'au cou dans cette sombre histoire, ce même hasard, mêlé à une bonne dose de courage, l'aiderait peut-être à en sortir, en même temps que sa gracieuse compagne.

— Rien n'est désespéré, dit-il avec force. Si une solution quelconque existe, il faut tout tenter pour nous sortir de là. Personnellement, je ne vois qu'une chose à faire.

— Laquelle donc ? interrogea Dhunpa Rai.

— Jini demeurera ici, où elle sera je crois momentanément en sécurité, expliqua Bob. De mon côté je partirai pour la Vieille Cité en entraînant Ming et ses dacoïts sur mes traces. Grâce aux renseignements que vous me fournirez, je m'efforcerai de découvrir la tombe de Savadrâ Khan et, ensuite, la cachette du trésor. Ming me suivra. Je m'arrangerai alors pour lui échapper, lui abandonnant les richesses qu'il convoite. L'auto sera demeurée ici, à l'intérieur du monastère. Dès mon retour, Jini et moi foncerons à toute allure en direction d'Hyderabad, où nous serons provisoirement en sécurité. Il est probable d'ailleurs que Ming, une fois en possession du trésor, ne tentera pas de nous poursuivre au-delà de Phâli...

Une moue de doute plissa les lèvres de Dhunpa Rai.

— Je ne vous cache pas, commandant Morane, qu'en agissant ainsi vous risquerez votre vie.

— Je n'en doute pas, fit Bob en souriant, mais ce n'est pas la première fois que je joue ainsi à pile ou face avec la mort, et j'espère gagner cette fois encore...

Jini intervint dans la conversation avec la fougue d'une jeune lionne combattante.

— Ce que vous proposez là est impossible, Bob. Je ne tolérerai pas que vous risquiez ainsi votre vie pour moi. Si vous

voulez à tout prix mettre votre plan à exécution, laissez-moi vous accompagner.

— Rien à faire, petite fille, rétorqua Morane avec calme. Ma petite escapade n'aura rien d'une promenade d'agrément. Il me faudra sans doute en mettre un sérieux coup si je ne veux pas connaître le poignard des dacoïts. Mon salut dépendra très probablement de ma liberté de mouvements et de la rapidité de ma course. Vous ne feriez que me retarder et votre présence nous coûterait sans doute la vie à tous deux.

— Le commandant Morane a raison, approuva Dhunpa Raiï. Il doit partir seul. De votre côté, vous serez en sécurité ici, car Ming est de religion bouddhiste et il y regarderait à deux fois avant de profaner ce monastère.

La jeune fille tenta bien de résister, mais Morane et le vieillard, unissant leurs efforts, finirent par la convaincre de la nécessité qu'il y avait à ce que Bob parte seul.

— C'est bien, finit-elle par dire, je me rends à vos raisons. Sacrifiez sans hésiter le trésor à votre sécurité, Bob. Je mourrais de remords et de chagrin s'il vous arrivait quelque chose...

Elle se tourna vers Dhunpa Raiï et continua :

— Il ne vous reste plus qu'à apprendre au commandant Morane comment il pourra parvenir jusqu'à la sépulture de mon père et, de là, à la cachette du trésor...

L'interpellé parut se recueillir un instant.

— Le chemin à suivre est relativement aisé, dit-il enfin, en s'adressant à Bob. Il vous suffira de longer l'ancienne route qui, partant de ce monastère, mène au pied de la butte au sommet de laquelle se trouvent les ruines de la Vieille Cité. La route en question se prolonge par un escalier monumental bordé de tigres de pierre. Après avoir gravi cet escalier, vous continuerez droit devant vous, dans la direction du grand temple de Siva. Le chemin est envahi par les mauvaises herbes, mais il est empierré et relativement facile à suivre. Il vous mènera à une vaste place ronde, à l'extrémité de laquelle est creusé un vieux bassin. Au bord de ce bassin, vous verrez une fontaine dont la pièce maîtresse est une énorme tête de vache dont la bouche ouverte laisse couler un filet d'eau provenant d'une source souterraine intermittente. A l'angle gauche du socle de cette

fontaine vous trouverez, au ras du sol, une pierre mobile sous laquelle se trouve caché un bouchon de bronze qui s'adapte parfaitement à l'entrée du conduit aboutissant à la tête de vache. A l'aide de ce bouchon, vous obturerez le conduit en question. L'eau cessera de couler et, faisant pression à l'intérieur de la fontaine, actionnera un contrepoids qui fera tourner sur sa base une statue de Ganeça située sur l'autre bord du bassin, découvrant un puits dans lequel vous descendrez. Arrivé au fond, vous suivrez un couloir, qui vous mènera à une salle ronde. Là, vous trouverez les restes de Savadrâ, et il vous suffira d'ouvrir la petite boîte d'or pendue à son cou pour connaître la cachette du trésor.

Morane se mit à rire doucement.

— Et voilà, fit-il, ce n'est pas plus compliqué que cela. Naturellement, avec les dacoïts de Monsieur Ming sur les talons, cela ne risque pas de devenir monotone, il s'en faudra sans doute de beaucoup. Je vais me mettre en route à l'instant même.

— Pourquoi ne pas attendre le jour ? interrogea Jini.

— Parce que, comme je viens de l'expliquer, Ming doit être pressé d'en terminer avant l'intervention de la police gouvernementale. Si nous le faisons trop attendre, il pourrait s'impatienter et malgré son respect des lieux saints – respect qui doit être tout relatif à mon avis – venir jeter un petit coup d'œil de ce côté. C'est ce que je veux éviter à tout prix. Votre sécurité exige que vous demeuriez le plus à l'écart possible de notre redoutable adversaire...

— Et votre sécurité, Bob ?

— Sur le paquebot, Jini, j'ai accepté de vous aider parce que vous étiez une femme, désarmée contre des ennemis sans scrupules. Cette acceptation de ma part comportait de gros risques et je les ai pesés avec soin. C'est un peu comme si j'avais signé un contrat avec vous, et je dois le respecter.

Le Français se leva et jeta un coup d'œil à sa montre.

— La nuit s'avance, dit-il, et il va falloir que je me mette en route.

Il se tourna vers la jeune fille et lui demanda encore :

— Naturellement, je vais devoir sacrifier le trésor, l'offrir à Monsieur Ming. Cela me fait enrager, bien sûr, mais il n'y a pas d'autre solution. J'espère que vous ne regretterez rien.

— Plus maintenant, répondit l'Eurasienne en secouant la tête. Il n'en aurait pas été ainsi il y a quelques jours, mais, à présent, je sais le poids de malédictions que portent ces richesses, et c'est avec soulagement que j'y renonce.

Morane se dirigea vers la porte. Quand il y fut parvenu, il se retourna brusquement et, s'adressant autant à Dhunpa Raï qu'à Jini, il dit :

— Si je ne suis pas rentré à l'aube, c'est que...

Il n'acheva pas et se mit à rire.

— Allons, continua-t-il, ne voyons pas les choses en noir. Souhaitez-moi plutôt bonne chance, Jini...

Elle le fit et, alors, sans ajouter une seule parole, Bob sortit de la cellule. Bonne chance ! Certes, il en aurait besoin de cette chance mais, comme toujours, il se sentait bien décidé à lui donner un sérieux coup de pouce.

X

Bob Morane avait à peine quitté le monastère depuis cinq minutes, et il marchait en direction de la Vieille Cité, quand le premier dacoït lança son appel déchirant. Certes, Bob s'y attendait, mais le cri venait cette fois de si près – sans doute de derrière un bosquet de cactus situé à une vingtaine de mètres sur la gauche – qu'il ne put s'empêcher de sursauter. Un autre appel, plus éloigné, puis un autre encore, puis un autre, retentirent.

Tout en continuant à marcher du même pas égal, Bob s'efforça de sourire.

– Allons, murmura-t-il, voilà les loups sur la piste de leur gibier.

Bien qu'il ne crût pas que les dacoïts attaquaient tout de suite, il porta néanmoins la main à l'automatique de Rajah Singh, qu'il avait passé dans la ceinture de son pantalon. Le froid du métal le rassura. Pour le moment, Jini était en sûreté, ainsi que l'auto, qu'il avait remise dans l'enceinte du monastère. Tout allait donc bien de ce côté. En ce qui le concernait, la situation était évidemment moins brillante. Les dacoïts l'entouraient et il savait que, quand il les aurait menés au trésor, et avec eux Monsieur Ming, ils se lanceraient à la curée. Pour toutes armes, Morane n'aurait que l'automatique, avec neuf balles dans le chargeur, le couteau à cran d'arrêt qui ne le quittait jamais en expédition, et ses poings. Restait à savoir si ses ennemis étaient nombreux. De toute façon, les dacoïts étaient des experts dans le maniement du poignard, et un seul d'entre eux pouvait déjà être considéré comme un adversaire redoutable.

S'efforçant à l'insouciance, Morane continua à marcher en direction de la Vieille Cité, et il lui fallut une demi-heure environ pour atteindre le bas de l'escalier monumental, flanqué

d'une double rangée de tigres sculptés dans le roc, dont avait parlé Dhunpa Rai.

Taillé à même le rocher formant la masse de la butte, l'escalier n'avait pas trop souffert des injures du temps et des plantes vivaces qui lançaient leurs rameaux grimpants à l'assaut des statues de pierre. Au sommet de cet escalier, il y avait la cité morte, à demi-enfouie sous la végétation et dominée par la silhouette, pâle sous la clarté de la lune, du temple de Siva qui, seul, gardé par quelques prêtres, recevait encore la visite des fidèles venus parfois d'assez loin pour accomplir leurs dévotions dans le lieu saint.

Lentement, Morane se mit à gravir les degrés qui, profonds et hauts, rendaient la progression assez laborieuse et fatigante. De chaque côté, les tigres monolithiques, avec leurs guirlandes de lianes pendant à la façon de tentacules, ressemblaient à des monstres prêts à refermer leurs gueules béantes sur l'audacieux qui venait troubler leur solitude séculaire.

A différentes reprises, en regardant derrière soi, Bob aperçut plusieurs formes humaines se détachant en sombre sur la blancheur des marches. Mais, aussitôt, ces formes disparaissaient entre les statues.

« Pourquoi se cachent-ils ? se demandait le Français. Au point où nous en sommes, ils pourraient se montrer franchement. Rien n'empêcherait d'ailleurs que nous marchions de conserve, en parlant de la pluie et du beau temps. Peut-être me taxera-t-on de curiosité malade, mais j'aimerais savoir quel genre de conversation peut bien avoir un dacoït... »

Tout en remuant ainsi des pensées saugrenues, destinées à atténuer un peu son inquiétude, Bob était parvenu au sommet de l'escalier. Passé une vaste esplanade entre les dalles de laquelle avaient poussé les mauvaises herbes, les ronciers et les cactus, la Vieille Cité s'étendait et, vue de près, elle paraissait encore en bien plus mauvais état, avec ses murs sapés par les racines, jetés bas par la poussée des arbres grandissant sans cesse et s'enfonçant dans leurs angles tels des coins gigantesques, avec les dômes éclatés de ses palais et de ses sanctuaires, ses squelettes de colonnades, ses stèles étêtées, ses vasques percées... Seul, le grand temple de Siva paraissait

intact, ou presque, et c'était d'ailleurs cette unique circonstance qui permettait à Bob de le reconnaître.

Se conformant aux recommandations de Dhunpa Raiï, Bob continua à avancer en se dirigeant droit sur le temple de Siva. De l'autre côté de l'esplanade, il découvrit effectivement le chemin cherché. Il devait s'agir d'une ancienne rue, dont la végétation, fort dense en cet endroit, dissimulait les murs. Empruntant cette voie, Bob se remit en marche. Le passage demeuré libre entre les plantes était étroit et, la lumière de la lune ne lui parvenant plus, le Français fut obligé d'allumer une puissante torche électrique trouvée dans la torpédo de Rajah Singh. A différentes reprises, des rues transversales vinrent s'emboîter à celles qu'il suivait, mais il prenait toujours soin de continuer en direction du temple de Siva dont, sur l'étroite bande de ciel nocturne déroulée au-dessus de sa tête, il apercevait la silhouette massive, pareille à une bête gigantesque accroupie, le dôme figurant la tête.

Plusieurs fois, Bob devait percevoir des glissements dans les broussailles, sans pouvoir dire avec précision s'il s'agissait de ses poursuivants ou du passage de l'une ou l'autre bête nocturne.

Après vingt minutes environ d'une marche tâtonnante, Bob s'immobilisa soudain. Venant de devant lui, un bruit étrange avait frappé son oreille. C'était une sorte de long gloussement, ressemblant à un rire étouffé, et il se demanda qui pouvait bien se réjouir ainsi dans cette solitude, avec cette menace qui planait. A nouveau, il progressa. Une nouvelle minute s'était à peine écoulée, quand le gloussement retentit à nouveau.

— Décidément, murmura Bob, on a l'air de mener la vie belle et joyeuse dans le coin.

Il avança encore de quelques pas et déboucha sur une place au fond de laquelle se trouvait un large bassin accoté à un mur mousseux et dont l'eau était couverte de lentilles d'eau et de nymphéas. A droite, il y avait une statue d'homme à tête d'éléphant, et qui représentait Ganeça, dieu de la science et des lettres. A gauche, faisant pendant à la statue, s'élevait une grande borne de moellons maçonnés portant sur une de ses faces une grosse tête de vache sculptée.

Au moment où Morane pénétra sur la place éclaboussée par la clarté lunaire, aucune eau ne sortait de la bouche de vache. Puis, soudain, un jet d'eau jaillit en produisant ce long gloussement perçu tout à l'heure. Quand le jet se tarit, le bruit mourut en même temps.

« Voilà donc l'origine de ce que j'ai pris pour la manifestation d'une gaieté intempestive, pensa Bob. La place, le bassin, la statue de Ganeça, la fontaine-tête-de-vache, la source intermittente, tout répond à la description de Dhunpa Rai. Pas à douter, j'ai atteint le but de ma petite balade au clair de lune. Mettons-nous au travail à présent... »

Il s'approcha de la borne fontaine et trouva effectivement, à l'angle gauche du socle, au ras du sol, un moëllon qui jouait dans son alvéole. Après quelques secondes d'effort, il parvint à l'arracher et plongea aussitôt la main et une partie de l'avant-bras dans la cavité. Immédiatement, il sentit sous ses doigts un corps cylindrique et lisse, qu'il amena à lui. A la lueur de la torche électrique, il n'eut aucune peine à reconnaître une sorte de bouchon de bronze vert-de-grisé, de dix centimètres de diamètre environ et dont le pourtour présentait les traces d'un grossier filetage.

Sans attendre, profitant d'un moment où aucune eau ne jaillissait de la tête de vache, il enfonça le bouchon dans la bouche de pierre, qui se révéla d'un diamètre correspondant. Rapidement, Morane vissa le bouchon et l'orifice de la fontaine fut ainsi parfaitement obturé.

Quelques secondes s'écoulèrent. Un gargouillis significatif annonça la montée du liquide qui, ne pouvant jaillir à l'extérieur, émit une sorte de hoquet rappelant celui d'un homme qui s'étrangle en buvant. Presque aussitôt, Bob perçut une série de cliquetis étouffés puis, sur sa droite, un long grincement. Il tourna la tête vers la statue de Ganeça. Celle-ci avait pivoté sur elle-même, découvrant un trou noir et béant.

Lentement, Bob fit le tour du bassin et, se couchant à plat ventre au bord de l'excavation, il y plongea son bras armé de la torche électrique. Un puits vertical, large de deux mètres environ se révéla. Il paraissait très profond : vingt mètres, ou peut-être même davantage. Entre les pierres, à intervalles

réguliers, des échelons de fer étaient scellés. Des profondeurs montaient des relents méphitiques d'humidité et de salpêtre.

Se redressant Morane jeta un regard à la ronde, mais sans distinguer la moindre présence humaine. Pourtant, il savait *qu'ils* étaient là, tout autour de lui, dissimulés parmi la végétation et les ruines, à l'épier. De toute évidence, à présent, il n'y avait plus moyen de reculer.

— Allons, murmura Bob, il va falloir que je descende dans ce trou à rats, à chauves-souris et à fantômes...

Accrochant soigneusement la torche électrique à l'un des boutons de sa veste, il laissa pendre les jambes dans le vide du puits, accrocha l'un des échelons et se mit à descendre lentement.

Éprouvant avec soin chaque échelon avant d'y appuyer le poids de son corps, Bob Morane mit dix minutes environ pour atteindre le fond du puits. Une fois sur le sol ferme, il saisit la torche électrique, s'assura que l'automatique se trouvait toujours bien glissé dans sa ceinture, et il chercha à s'orienter. Face au dernier barreau de l'échelle, une sorte de soupirail semi-circulaire, haut d'un mètre, s'ouvrait dans la muraille.

— Comme je ne vois pas d'autre ouverture, soliloqua le Français, celle-ci doit être l'amorce du couloir menant à la crypte où est inhumé Savadrâ Khan...

Il allait se glisser sous la voûte basse quand, là-haut, l'appel des dacoïts retentit.

— Sans doute ne vont-ils pas tarder à descendre derrière moi, murmura encore Morane.

Il leva la tête, mais il ne, perçut au-dessus de lui que le rond bien net du ciel nocturne, d'un bleu argenté.

— Avant de descendre, ils attendent peut-être l'arrivée de Monsieur Ming. S'il en est ainsi, tant mieux, cela me laisse un peu le temps de voir venir...

Marchant sur les genoux et sur les mains, Morane se glissa par le soupirail. Quelques mètres à peine de reptation et il put se redresser, car la voûte s'était élevée d'un coup. Il se trouvait maintenant dans un étroit couloir dans lequel il pouvait avancer debout, sans craindre de se heurter le front. Le sol était pavé de petites dalles de pierre brute, à peine polies, mais rendues

glissantes par l'humidité qui y avait déposé une fine pellicule visqueuse faite de lichens et de moisissures.

Sa torche électrique toujours braquée, Bob se mit en marche. Ses mocassins à semelles striées lui permettaient d'avancer rapidement, et il ne tarda pas à déboucher dans une rotonde assez vaste tout autour de laquelle, accroupies dans des niches rectangulaires, reposaient une vingtaine de momies. L'état de ces macabres restes, et aussi celui des vêtements qui les recouvraient – vêtements réduits chez certains à de simples lambeaux, chez d'autres tout à fait inexistant – le renseignait sur leur ancienneté. Les momies les plus vétustes devaient être là depuis un certain nombre de siècles, cinq ou six peut-être. Les plus « jeunes », si l'on peut s'exprimer ainsi, devaient y reposer depuis trois cents ans au moins.

Bob comprit se trouver en présence des restes des anciens sultans de Golconde qui, faisant exception à la coutume du bûcher funéraire, s'étaient faits ensevelir dans cette crypte.

Un frisson parcourut l'échine de Morane, mais il n'aurait cependant pu dire avec certitude s'il était dû à la présence de ces momies grimaçantes ou à l'atmosphère plutôt fraîche du lieu.

Cependant, Bob ne devait pas s'attarder à s'interroger sur les raisons de ce frisson. Une des momies avait attiré son attention. Son état parfait et aussi celui des vêtements qui la paraient, attestaient qu'elle se trouvait là depuis fort peu de temps, quelques années au maximum. La couleur des soies qui la recouvraient était à peine passée et, suspendue par une chaîne d'or passée autour du cou, une petite boîte, d'or également, marquait la poitrine d'un petit rectangle brillant.

— Savadrâ Khan, murmura Morane.

Oui, cette tête grimaçante, sans lèvres et trouée par des yeux de nuit, était celle de l'ancien rajah de Phâli. Celui-ci, sans doute sous quelque influence hypnotique, s'était assis là vivant et avait attendu la mort avec cette patience, cette résignation admirable qui est l'apanage des races orientales. La pureté de l'air régnant dans le caveau, l'absence de bactéries ou, peut-être, l'action d'un quelconque antibiotique, avait empêché la putréfaction et le corps du défunt s'était desséché lentement.

Surmontant sa répugnance, Morane s'approcha de la dépouille mortelle de Savadrâ Khan et, avec tout le respect qu'il fallait témoigner en face de la mort, il détacha la chaîne à laquelle était suspendue la petite boîte d'or. Cette dernière fut rapidement ouverte. Elle contenait un morceau de parchemin roulé très serré. Avec précaution, Bob le déroula. Un texte, heureusement rédigé en anglais, se révéla. Il disait simplement :

Pour ouvrir la porte permettant d'accéder à la Couronne de Golconde, tirez sur l'anneau qui se trouve au fond de la niche faisant face à celle où je repose. Cette niche est le dernier refuge du sultan Bouadour. Que Brahma l'ait en sa protection !

C'était tout. Bob roula soigneusement le parchemin, le replaça dans la petite boîte d'or et glissa le tout dans sa poche. Ensuite, il se tourna vers la niche faisant face à celle de Savadrâ Khan. Elle était occupée par une momie encore relativement en bon état malgré son âge et qui, tout bien considéré, semblait taillée dans une vieille souche desséchée. Bob s'en approcha et, s'adressant à la momie dit à haute voix :

— Navré, sultan Bouadour, mais il va falloir que je trouble un peu votre quiétude...

Il glissa le bras derrière la momie et tâtonna sur le mur, au fond de la niche. Presque aussitôt, il trouva l'anneau. Celui-ci était fait dans un métal lisse, sans rouille, et qui paraissait fort dur.

— Sans doute du platine, pensa Morane.

Déjà, il avait saisi ledit anneau à pleine main. Il tira de toutes ses forces. Une série de déclics se fit entendre, l'anneau lui fut comme arraché de la main, et toute la niche pivota, découvrant un grand trou noir et rectangulaire. Bob y plongea son bras armé de la torche électrique qui éclaira un couloir en tous points semblable au premier. D'une saccade, le Français se hissa dans l'ouverture et s'avança dans le couloir. Il lui fallut progresser durant cinq minutes environ, jusqu'à ce qu'il atteignit un escalier d'une cinquantaine de marches qu'il dut descendre pour atteindre un nouveau couloir en contrebas, qu'il suivit comme le précédent.

Les efforts de notre héros, en ce qui concernait la découverte du trésor tout au moins, touchaient cependant à leur

fin, car le couloir ne tarda pas à déboucher dans une large salle voûtée, et le faisceau de la lampe électrique frappa des amoncellements d'objets s'élevant jusqu'à la voûte, objets qui, tous, brillaient d'un identique éclat jaune, avec les mêmes mouchetures brillantes, diamantines, rouges, vertes, bleues, violettes...

Avançant de quelques pas, Bob inspecta circulairement la salle. Partout, ce n'était qu'objets d'or, vases, idoles, casques, pectoraux, ankus à éléphants, le tout incrusté de pierres précieuses. De jarres renversées ou brisées coulaient à flots les bijoux anciens, les gemmes les plus rares, toutes d'une taille monstrueuse. Il y avait là des diamants de Sambalpour ou de Karnoul, des lapis-lazulis de Badachkan, des saphirs du Tibet, des rubis de l'Oxus, les plus belles perles de Ceylan, et des émeraudes, des améthystes, des topazes, des béryls de toutes teintes, des turquoises, des opales, de quoi faire la fortune de dix mille, de cent mille bijoutiers, le bonheur d'une multitude de femmes.

Dans le mur d'en face, une petite porte voûtée s'ouvrait. Se glissant entre les amoncellements d'objets précieux, faisant craquer les pierres rares sous ses semelles, Bob traversa la salle et gagna la porte. Au-delà, une nouvelle salle, un peu plus petite que la précédente, se révéla. Elle contenait les mêmes merveilles que la première. Pourtant, une particularité frappa aussitôt Morane : sur un petit autel de pierre, une couronne d'or était posée. C'était un simple anneau de dix centimètres environ, sans aucune gravure, mais que cernait une triple rangée de pierres magnifiques, diamants et émeraudes, d'une valeur presque inestimable.

Et Morane comprit aussitôt qu'il se trouvait en présence de la merveilleuse, de la légendaire Couronne de Golconde, pour la possession de laquelle Aurangzeb avait jadis fait couler tant de sang.

XI

Bob Morane ne s'était jamais laissé vraiment séduire par l'appât de la richesse, dont il connaissait la vanité. Pourtant, devant les trésors étalés devant lui, il ne put manquer de se sentir abasourdi et un peu grisé. Il y avait là de quoi remplir les coffres d'un grand état moderne, de quoi rendre riches des centaines et des centaines de familles !

Le Français s'était avancé et, posant la torche électrique sur le bord du petit autel, il saisit la Couronne de Golconde à pleines mains pour l'examiner longuement. A elle seule, cette couronne pouvait assurer la fortune de Jini, renverser à jamais la barrière des races derrière laquelle elle se sentait prisonnière.

L'ivresse de Morane tomba vite cependant. Il reposa la couronne sur son socle, en songeant que rien de ces trésors ne reviendrait à sa gracieuse protégée, que Monsieur Ming allait survenir pour rafler le tout afin de le faire servir à la réalisation de ces sombres desseins auxquels Dhunpa Raï avait fait allusion.

A cette seule pensée, Morane sentit une colère sourde l'envahir.

« Pourquoi songea-t-il, puisque je dois de toute façon trouver le moyen de sortir d'ici, ne pas emporter une bonne pincée de toutes ces merveilles ? »

Rapidement, il se mit au travail. Enlevant sa veste et sa chemise, il se mit en devoir de déchirer cette dernière en six morceaux plus ou moins carrés. Ensuite, ayant endossé à nouveau sa veste, il avisa une jarre dont le contenu paraissait particulièrement riche, et il se mit à trier les pierres, se limitant aux plus belles et aux plus précieuses, comme les diamants et les émeraudes, pour les déposer au centre des morceaux de chemise déchirée qu'il nouait ensuite aux quatre coins. Il fut ainsi bientôt en possession de six petits sacs bourrés de pierres précieuses. Il en glissa deux dans les poches de son pantalon,

deux dans les poches intérieures de sa veste et les deux derniers dans les poches de côté. Ainsi bourré de partout, il avait un peu l'allure d'un bibendum en partie dégonflé, mais il ne s'en préoccupait guère. En ces circonstances, il se souciait fort peu de son élégance.

Il sourit et murmura :

— La seule chose qu'il me reste à faire à présent, c'est attendre que Monsieur Ming daigne se manifester. Il ne peut plus tarder maintenant.

Bob s'assura s'il pouvait tirer rapidement l'automatique passé dans sa ceinture. Ensuite, tournant délibérément le dos à la porte, il fit mine de s'absorber dans la contemplation de la Couronne de Golconde.

L'attente ne fut pas longue. Des bruits de pas furtifs, dans son dos, apprirent à Morane que plusieurs hommes approchaient. Et, soudain, une voix douce comme le miel – de ce miel auquel était mélangé un redoutable poison – la voix de Monsieur Ming, dit, toute proche :

— Ravi de faire votre connaissance, commandant Morane.

Comme Bob s'attendait à une interpellation de ce genre, il ne sursauta pas. Il se redressa lentement et, tenant toujours en main la Couronne de Golconde, il fit face à celui qui venait de parler.

Ming se tenait debout à l'entrée de la pièce avec, à côté de lui, Hubert Jason qui brandissait une lanterne. Derrière, on distinguait les silhouettes d'une demi-douzaine d'Indiens aux visages farouches, sans doute des dacoïts. Ming portait le même vêtement de clergyman que celui que Bob lui avait vu à Colombo et, sur son visage de lune, se lisait toujours cette expression d'assurance à la fois paisible et démoniaque qui avait tant frappé Morane. Sous le front haut et bombé, dénotant une prodigieuse intelligence, les yeux jaunes brillaient d'un éclat minéral, hypnotique, et Bob ne put s'empêcher de songer encore que ce n'étaient pas là des yeux d'homme, ni même d'animal terrestre, mais ceux d'un être appartenant à un autre monde, à un autre univers, ou même à une autre dimension de l'espace et du temps. Bien entendu, le seul fait d'envisager pareille possibilité pouvait paraître absurde. Mais, justement, quand il

s'agissait de Monsieur Ming, rien ne pouvait paraître absurde, même pas l'in vraisemblable.

Calmement donc, tenant toujours la Couronne de Golconde à la main, Bob avait fait face à son redoutable adversaire. Il éteignit sa torche électrique et dit à son tour :

— Ravi de vous rencontrer, Monsieur Ming... Le Mongol se tourna vers Jason et commanda :

— Posez donc cette lanterne sur le sol, pour que le commandant Morane et moi puissions nous voir...

Le Roi du Poker obéit, et Ming continua, tourné maintenant vers Bob :

— Si je ne me trompe, vous venez de m'appeler « Monsieur Ming ». Vous me connaissez donc ?

Le Français eut un petit sourire, qu'il s'efforçait de rendre faussement modeste.

— Tout comme vous, fit-il, j'ai des oreilles un peu partout. Il suffit d'interroger adroitement les gens pour qu'ils vous parlent, et l'on en apprend des choses...

Il se tut et fit tourner doucement la couronne dans sa main droite, par petites saccades.

— Mais je suppose, Monsieur Ming, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, que nous ne sommes pas ici pour échanger des paroles banales, n'est-ce pas ? J'ai un marché à vous proposer...

Certes, Bob faisait tout pour paraître à l'aise. En réalité, il n'en menait pas large car, sous les paupières baissées les yeux jaunes de Ming l'épiaient.

— Un marché ? dit le Mongol. De quel marché voulez-vous donc parler ?

Morane répondit à cette question par une autre ?

— Vous vouliez le trésor de Golconde n'est-ce pas ? L'autre hocha son énorme tête. Il dit simplement :

— Exact.

— Eh bien, continua Bob, sachant que vous et vos dacoïts étiez collés à mes talons, je vous ai conduit jusqu'ici. Voilà le trésor ; il est à vous. Pourtant, je voudrais obtenir quelque chose en échange...

— Quelque chose en échange ? fit Ming. Sachez, commandant Morane, que je ne donne jamais rien en échange de quoi que ce soit. Rien ne m'empêche cependant de vous entendre. Que désirez-vous ?...

— La vie sauve pour Miss Savadrâ... et pour moi. Pendant que cette conversation avait lieu, les dacoïts, passant derrière leur maître, étaient venus se ranger de chaque côté de la petite salle. Seul, Hubert Jason demeurait dans l'encadrement de la porte. Doucement, Ming secoua la tête.

— Vous laisser la vie sauve, commandant Morane, à vous et à Miss Savadrâ... Pourquoi le ferais-je ?

— Pourquoi ne le feriez-vous pas, Monsieur Ming ?

— Tout simplement parce que vous êtes un homme dangereux, commandant Morane, et que, moins il y aura d'hommes de votre sorte par le monde, plus il me sera aisé, dans un avenir proche, de réaliser les grands projets que je caresse.

Morane ne perdit pas de temps à se demander à nouveau quels étaient les grands projets en question. Ce qu'il fallait, c'était tenter de sortir Jini, et lui-même, de cette impasse.

— Et Miss Savadrâ, interrogea-t-il, est-elle dangereuse elle aussi ? N'aurez-vous pas pitié d'elle ?

— Pitié ? fit Ming en écho. C'est là un sentiment que je ne veux pas connaître, car il mène à la faiblesse. Voilà pourquoi vous allez mourir, commandant Morane, et Miss Savadrâ après vous.

Morane savait à présent qu'il serait inutile de vouloir faire fléchir l'énigmatique personnage, que réellement Ming n'était pas accessible à la pitié, ni sans doute à aucun autre sentiment.

— Rassurez-vous pourtant, continuait le Mongol. Vous ne souffrirez pas. Mes dacoïts n'ont pas leurs pareils pour le maniement du poignard. Bien sûr, je pourrais vous réserver une mort plus raffinée, mais le temps presse et je ne me sens pas d'humeur badine aujourd'hui...

Naturellement, Morane ne doutait pas que Ming pouvait infliger à ses ennemis les tortures de la mort lente, car si sa science s'étendait à tous les domaines, comme l'avait déclaré Dhunpa Raï, elle devait inclure également celle de la torture. Bob se souvenait d'ailleurs des paroles qu'il avait entendu

prononcer par Ming lui-même, dans la haute chambre de ce bouge de Colombo : « N'oubliez pas ce qui, voilà deux ans, arriva à un certain Fédor Igaref... »

Certes Bob ignorait toujours ce qui était advenu à ce Fédor Igaref, mais il n'eut assurément pas aimé se trouver à sa place. Pourtant, son sort à lui, Bob Morane, serait-il plus enviable ?

Il jeta un coup d'œil vers les dacoïts : des individus souples et nerveux, aux visages durs et figés, dans lesquels les yeux brûlaient d'un feu intense. « Probablement des êtres fanatisés par Ming, pensa le Français, capables, au moindre geste de lui, de commettre les pires crimes, ou de se faire écharper... » Il se rendit compte alors que plusieurs de ces dacoïts tenaient en main leurs longs poignards, et il se souvint de la façon dont avaient été tués Rajah Singh et ses gardes. Ce fut avec peine qu'il parvint à réprimer un frisson. Il se mit à rire pour donner le change, et il trouva que ce rire ne sonnait pas faux. Du moins pas trop. Ses nerfs tenaient bon, et cela le rassura.

— Si vous croyez me faire peur avec vos polichinelles aux longs couteaux, Monsieur Ming, vous vous trompez...

Le Mongol eut un geste d'impatience, mais son visage demeura cependant impassible, et sa voix aussi douce quand il dit :

— Assez parlé !... Finissons-en !...

Il jeta un ordre en hindoustani et trois des dacoïts s'avancèrent vers Morane, le poignard au poing. Alors, soudain, la main du Français, qui tenait la Couronne de Golconde, décrivit une courbe rapide, et le lourd objet, lancé avec adresse, alla frapper la lanterne posée sur le sol. Il y eut un brusque éclatement, et ce furent les ténèbres totales. En même temps, Bob bondissait en avant, en direction de la porte, dans l'encadrement de laquelle se trouvait toujours Hubert Jason.

Morane avait préparé son attaque avec soin, repéré avec précision les lieux. Son poing s'enfonça dans un estomac mou. Il sentit Jason se plier en deux et il frappa une nouvelle fois, du tranchant de la main cette fois, là où, logiquement, devait se trouver la nuque du Roi du Poker. Il ne devait jamais savoir s'il avait touché exactement à l'endroit du *kochu*, au point de jonction de la première vertèbre occipitale avec les os du crâne,

mais toujours est-il qu'il entendit Jason s'écrouler. Foulant sans remords le corps inanimé, Morane bondit dans le couloir et se mit à courir aussi vite que le lui permettaient les ténèbres. Au bout d'une dizaine de mètres, il arracha l'automatique de sa ceinture et, afin d'engager ses adversaires à une élémentaire prudence, il tira quatre balles au hasard, pour se remettre à fuir ensuite. Quand il se jugea à bonne distance, il alluma sa torche électrique et fonça de plus belle. Il traversa en trombe la rotonde aux momies et s'engagea dans le second couloir. Lorsqu'il atteignit le fond du puits, il s'étonna de ne pas avoir encore été rejoint. Pourtant les dacoïts devaient être rapides à la course. Un peu haletant, il prêta l'oreille, mais nul bruit ne lui parvint.

« Pourquoi ne me poursuivent-ils pas ? se demanda-t-il. Sans doute Ming a-t-il l'assurance que ses complices, demeurés là-haut, me régleront mon compte à la sortie du puits... »

Morane leva la tête, mais il ne distingua aucune silhouette humaine dans le rond de nuit d'un bleu argenté qui s'offrait à ses regards. Passant l'automatique dans sa ceinture, il glissa la torche électrique, qu'il avait éteinte, dans une de ses poches, contre un des sachets de pierres précieuses. Ensuite, saisissant un des échelons à plein poing, il se mit à grimper dans le noir.

Tout se passa bien jusqu'à ce que son visage atteignit le niveau du socle de la statue de Ganeça. Le buste d'un dacoït apparut tout à coup, et Bob vit briller l'éclair d'une lame. Le poignard le manqua de peu car, lâchant une de ses mains, il s'était laissé aller de côté, toujours accroché par l'autre main, contre la paroi. D'une saccade, il arracha l'automatique de sa ceinture et, par deux fois, pressa la détente. Touché mortellement, le dacoït bascula dans le vide. Son corps passa tout près de Morane, pour aller s'écraser au fond du puits.

Sans perdre de temps à savourer sa victoire, Bob jaillit du dehors, pour se trouver nez à nez avec un second dacoït qui l'attendait, tapi derrière la statue du dieu à tête d'éléphant. L'automatique parla à nouveau et l'agresseur s'écroula.

Alors, sans se soucier s'il y avait ou non de nouveaux ennemis dans les parages, Bob se mit à courir, refaisant en sens inverse la route suivie tout à l'heure et qui devait le mener au

monastère de Kunwar, où l'attendait Jini. De là, la jeune fille et lui pourraient foncer, de toute la vitesse de la puissante torpédo de feu Rajah Singh, en direction de Hyderabad, où ils jouiraient momentanément d'une sécurité relative.

Les projets de Morane ne devaient pas se réaliser tout à fait de la façon qu'il l'avait imaginé. Comme il arrivait au sommet de l'escalier monumental, flanqué d'une double rangée de tigres monolithiques, il s'immobilisa soudain. Une troupe d'hommes, au nombre d'une trentaine peut-être, gravissait les marches, suivie d'une vingtaine d'éléphants de bât tout harnachés. Les hommes étaient des dacoïts, comme en témoignaient les longs poignards à la lame nue passés dans leurs ceintures. A leur tête un Européen maigre marchait, dans lequel Bob reconnut Clarkson.

Une distance de vingt mètres à peine séparait Morane des nouveaux venus et, déjà, trois dacoïts s'élançaient, le couteau à la main, en direction du Français. Coup sur coup, Bob fit feu de son automatique et deux des assaillants roulèrent le long des marches. La troisième balle manqua son but et, à nouveau, Bob pressa la détente. Seul, le bruit du chien frappant à vide retentit et Morane comprit que l'arme était vide. Déjà, le troisième dacoït se précipitait, le poignard levé. Sans hésitation, Bob lui lança l'automatique, désormais inutile, en plein visage. Le projectile atteignit son but et le dacoït, frappé entre les deux yeux, trébucha et tomba à genoux. Bob tourna aussitôt les talons et se mit à fuir, non en suivant le chemin qu'il venait de parcourir, car il craignait de tomber sur Ming et ses hommes, mais en s'enfonçant à travers végétation et ruines et en ayant soin, quand une trouée dans le feuillage le lui permettait, de s'orienter sur la masse dominante du temple de Siva.

Pendant un quart d'heure peut-être, Bob Morane devait courir ainsi, s'efforçant à dépister ses poursuivants. Car, cette fois, il ne doutait pas être poursuivi. Il devinait derrière lui la présence muette de plusieurs dacoïts. Combien étaient-ils ? Bob n'aurait pu le préciser, car c'était plutôt un instinct qu'une certitude que les lui révélait. De toute façon, qu'ils fussent deux ou dix, il fuyait pour sa vie. Désarmé comme il l'était, traqué par des ennemis cruels, rompus à tous les exercices du corps, il

gardait en effet peu de chances de s'en tirer s'il ne trouvait pas une ruse quelconque à opposer à ses adversaires. Tôt ou tard, l'un de ceux-ci le rejoindrait, l'attaquerait par derrière, et il aurait alors bien du mal à éviter d'être poignardé.

Tout à coup, Bob déboucha sur une placette étroite, envahie par les herbes folles et au fond de laquelle, adossée à un mur en ruines, une grande statue de Vichnou se dressait sur son socle. S'assurant qu'aucun de ses poursuivants ne se manifestait dans les parages immédiats, Bob traversa en quelques bonds la placette et se hissa sur le socle, pour s'y dissimuler dans l'ombre, entre le vieux mur et la statue. En tâtonnant, il réunit à portée de main quelques moellons de la grosseur du poing, et il attendit.

Entre les décombres et les hautes herbes, à l'endroit précis où Morane avait pénétré quelques instants plus tôt sur la placette, une forme humaine apparut. Elle avança de quelques pas et, à la lumière de la lune, Bob reconnut un dacoït. Le couteau à la main, le misérable observait obstinément le sol, comme s'il cherchait une piste. Il dut la découvrir, car il se mit à avancer droit dans la direction de l'endroit où Morane se trouvait embusqué.

« Voilà le moment de passer à l'action, pensa Bob en saisissant un des moellons. Il est possible que mon habileté au lancer des pierres me sauve la vie une fois de plus... »

Le dacoït était arrivé à proximité du socle. Quand Bob le jugea à bonne distance, il visa soigneusement et, d'une main sûre, lança le moëllon. Atteint à la tempe, le scélérat tomba à la renverse, assommé.

— Et d'un ! murmura Morane. Si ce particulier n'est pas seul, j'en ai autant au service de ses amis et connaissances. ...

A peine cette pensée avait-elle été formulée qu'un second dacoït apparut. Il repéra aussitôt la forme inerte de son congénère étendu à quelques pas de la statue et s'avança vers elle. Quand il fut tout près, Morane lança une nouvelle pierre, et cela à l'instant précis où le dacoït se penchait sur le corps immobile. Le moëllon passa par-dessus la tête de l'Indien et alla rouler sur le sol, quelques mètres plus loin.

Les réactions du dacoït furent immédiates. Sans laisser à Bob le temps de saisir un troisième projectile, il bondit sur le socle avec la souplesse d'un chat, dans la direction d'où était venue la pierre. Déjà, il était trop près pour que Bob put songer à lancer un nouveau moëllon avec une force suffisante pour le mettre hors de combat. Pourtant, les réactions du Français étaient au moins aussi rapides que celles de son adversaire. Se coulant dans l'ombre, il fit silencieusement le tour de la statue, pour déboucher dans le dos du dacoït, qu'il frappa successivement, des deux mains maniées comme des sabres, de chaque côté du cou. Sans être capable de mettre l'adversaire hors de combat, ce genre *d'atémis* provoque cependant une douleur vive et paralysante. Néanmoins, le dacoït trouva la force de se retourner, juste à point pour que Bob put le frapper à la mâchoire d'un coup du poing droit asséné avec un mouvement de tire-bouchon. Ce coup de karaté, porté par un homme entraîné, est souvent d'une efficacité redoutable. Bob avait frappé de toute sa force et son antagoniste, proprement knock-out, roula au bas du socle, où il demeura étendu.

Sans s'attarder à savourer son triomphe, Morane regagna l'abri du dieu Vichnou, situation qui, les événements venaient de le prouver, lui assurait une évidente supériorité sur ses adversaires. Cependant, il eut beau attendre durant une dizaine de minutes, aucun autre dacoït ne se présenta.

« Sans doute auront-ils pensé que deux d'entre eux suffiraient pour venir à bout d'un homme seul et désarmé, pensa Bob. Il est probable que les autres avaient à faire ailleurs. »

Une seule préoccupation l'occupait à présent : fuir au plus vite la Vieille Cité pour regagner le monastère de Kunwar. Pour rien au monde cependant il ne voulait retourner sur ses pas, dans la crainte de faire une mauvaise rencontre. Il décida donc de traverser la ville en ruine sur toute sa largeur, pour descendre de l'autre côté dans la plaine et contourner ensuite la butte. Ce trajet serait sensiblement plus long, mais il serait sans doute plus sûr et, en cet instant, pour Morane, sa sécurité comptait bien davantage que le facteur temps.

Descendant de son perchoir, Bob quitta donc la placette pour s'engager à travers les ruines. S'il voulait traverser la cité dans toute sa largeur, il lui fallait forcément passer à proximité du temple de Siva, et ce fut encore dans cette direction qu'il porta ses pas.

Il ne marcha pas durant longtemps. Bientôt, il atteignit un vaste espace libre au centre duquel s'élevait une spacieuse terrasse artificielle, où l'on accédait par quatre larges jetées d'escaliers taillés dans le marbre. Au centre de cette terrasse formant parvis, le temple de Siva se dressait, prodigieux rêve de pierre aux dômes ogivaux travaillés en dentelles, amoncellement de toits se chevauchant comme les piliers de basalte d'une « chaussée de géants », chacun sommé d'une boule dorée, enchevêtrement capricieux de colonnades, de galeries, d'escaliers, de portiques plus vastes que ceux des plus orgueilleuses cathédrales. Tout, dans l'agencement de cette construction semblait avoir été laissé au hasard et, pourtant, Bob n'ignorait pas que ses bâtisseurs avaient obéi à un ordre précis, aussi précis que celui, inexistant en apparence, qui préside à l'érection des montagnes, au déferlement des flots, à la fureur des vents, à la poussée frénétique des forêts tropicales : l'ordre absurde et grandiose de la nature.

Intact auprès des bâtiments qui l'entouraient, le sanctuaire en paraissait plus majestueux encore, car prêtres et fidèles devaient l'entretenir avec soin afin d'honorer Siva, le dieu destructeur de la grande trinité brahmanique.

Soudain, Morane sursauta et se rejeta en arrière, sous l'ombre propice d'un grand figuier. Suivant un chemin presque parallèle au sien, un homme venait d'apparaître à proximité du parvis menant au temple. Les rayons pâles de la lune le frappaient en plein, et Bob n'eut aucune peine à reconnaître Monsieur Ming.

XII

Sans paraître supposer un seul instant qu'il était épié, Ming marchait d'un pas dégagé et souple en direction du grand escalier permettant d'atteindre le haut du parvis et, de là, le temple. A la main il tenait un objet rond, brillant d'un éclat jaune et dans lequel Bob Morane reconnut la Couronne de Golconde. Sans doute le Mongol n'avait-il pas voulu laisser ce symbole de la puissance des anciens sultans à la garde de ses complices et avait-il préféré l'emporter avec lui, comme un enfant traîne partout un nouveau jouet. Il était possible également que le simple contact de la couronne lui procurait une sorte de griserie, de sensation de pouvoir qu'il ne désirait pas voir s'éteindre.

Le Mongol s'était engagé sur les escaliers, ce qui témoignait de son évidente intention de gagner le temple.

« Que peut-il bien aller y faire ? se demanda Morane. Y accomplir ses dévotions ? » Il se souvint que, d'après Dhunpa Raï, Ming était de confession bouddhiste et non brahmaniste. « Dommage, pensa encore Bob. Je le voyais bien aller rendre hommage à Siva, dieu de la destruction, et à son épouse, Kâli la Noire... »

De plus en plus, Morane se sentait intrigué par le comportement de Ming et, une fois encore, sa curiosité l'emporta sur la prudence.

— J'en aurai le cœur net, murmura-t-il. Et puis, qui sait si, bientôt, je n'aurai pas l'occasion de jouer un mauvais tour à ce scélérat. A présent qu'il n'est plus entouré de ses maudits dacoïts, il n'aura qu'à bien se tenir...

Quittant son refuge, Bob se coula sur les traces du Mongol, en ayant soin de profiter du moindre accident de terrain pour se dissimuler. Quand il atteignit le bas de l'escalier du parvis, Ming était arrivé déjà au sommet et, balançant toujours à bout de bras la Couronne de Golconde, marchait en direction du temple.

Rapidement, Morane gravit les marches. A tout moment, son ennemi pouvait jeter un regard en arrière et l'apercevoir. Pourtant, il n'en fut rien, car Ming marchait sans se retourner. Parvenu en haut de l'escalier, Bob se dissimula derrière un éléphant de bronze à moitié rongé par le vert-de-gris. De cette cachette, il pouvait surveiller Ming à son aise, sans courir le risque d'être repéré.

Après avoir traversé le parvis, Ming avait atteint le temple non loin de l'endroit où s'amorçait l'escalier menant à la porte principale. Au lieu d'emprunter cet escalier, il se mit à se hisser le long de la muraille, parallèlement aux marches. Tâche relativement aisée, car cette muraille n'était guère verticale et s'élevait en gradins, un peu comme les pyramides aztèques. En outre, les nombreuses sculptures qui l'ornaient offraient des prises sûres, autant de degrés où l'on pouvait poser le pied.

« Sans doute le temple est-il fermé, pensa Bob, et Ming tente de s'y introduire en cachette. Mais que diable peut-il bien vouloir y faire ? »

A présent, le Mongol avait atteint une dizaine de mètres de hauteur et se trouvait debout sur un petit entablement. Soudain, il disparut aux yeux de Morane, happé semblait-il par un coin d'ombre. Bob attendit pendant une trentaine de secondes puis, comme Ming ne reparaisait pas, il s'avança à son tour vers le sanctuaire et, prenant le même chemin que son ennemi, il s'éleva à son tour le long de la muraille, pour atteindre rapidement l'endroit où avait disparu Monsieur Ming. Morane se rendit compte alors que ce qu'il avait pris pour un coin d'ombre était en réalité une porte étroite, sans battant, ou mieux une fenêtre par laquelle le temple prenait jour grâce à un long boyau, incliné suivant un angle de quarante-cinq degrés environ et qui, plongeant à travers l'épaisseur des murs, aboutissait à trois mètres environ du sol, à l'intérieur du bâtiment lui-même.

S'arc-boutant des pieds et des épaules, Bob Morane se laissa descendre lentement le long du boyau, jusqu'au moment où, de l'endroit où il se trouvait, il put embrasser du regard toute l'étendue du sanctuaire. Celui-ci ressemblait, à peu de choses près, à tous les temples hindous que Bob avait déjà visités, avec

leurs enchevêtrements de sculptures frénétiques : hauts-reliefs relatant les métamorphoses des dieux, les gestes des héros, statues de déités démoniaques figées en des poses hiératiques, montrant des mufles de bêtes, brandissant des attributs barbares au bout de bras multiples.

Ce qui retint cependant davantage l'attention de Morane, ce fut la grande effigie de Siva, élevée sur un autel de marbre rouge aux quatre coins duquel brûlait un brasier jetant des lueurs sanglantes.

Le dieu était accroupi et ses six bras, dont l'un tenait un grand cimenterre, l'entouraient comme les tentacules étendus, en corolle d'un poulpe. Haut de six mètres peut-être, coulé dans du bronze recouvert de feuilles d'or, le dieu destructeur, assis sur un canapé de crânes et de têtes coupées, était réellement impressionnant avec son masque farouche, crispé dans une expression menaçante que les yeux, étrangement étincelants, accentuaient encore.

Ming se tenait debout au pied de l'idole et, le visage levé, semblait la narguer.

Tout à coup, Morane comprit les raisons de l'intrusion du Mongol dans le sanctuaire, désert à cette heure. Les yeux du dieu étaient des diamants gigantesques – sans doute de ces fabuleux diamants de Golconde dont les légendes du Dekkan sont pleines – auprès desquels le Kohinoor et le Régent auraient fait bien piètre figure, et Ming voulait tout simplement se les approprier pour les ajouter aux trésors qu'il venait de conquérir.

Au moment précis où Bob faisait cette constatation, son pied glissa sur la pierre humide du boyau. Il tenta de se retenir en s'arc-boutant des bras et des épaules, mais il n'y put parvenir et fila sur le dos, comme sur un toboggan, le long de la déclivité. Il fit irruption dans le temple à une vitesse accrue et tomba d'une hauteur de trois mètres sur les dalles. Heureusement, il connaissait la façon d'amortir une chute, tant par sa pratique du judo et du jiu-jitsu que par son entraînement au saut en parachute, auquel tout pilote de chasse est soumis. Il se reçut donc sur la pointe des pieds en fléchissant les jarrets au maximum, roula en arrière, le menton collé à la poitrine, le dos

rond et brisa le choc en frappant le sol de ses bras étendus en croix.

Rapidement, Bob se releva mais, déjà, Ming lui avait fait face. Sur le large visage du Mongol, aucune surprise ne se marqua, tant cet homme savait contrôler ses sentiments, maîtriser ses moindres réactions. Il marcha vers Morane, pour s'arrêter seulement à quelques pas de lui.

— Excellente technique de chute arrière, fit la voix douce.

Un moment de silence, puis Monsieur Ming reprit :

— Pour tout vous avouer, je ne m'attendais pas à vous revoir aussi vite, commandant Morane...

Bob et Monsieur Ming étaient à présent seuls, face à face, pour la première fois. Derrière les paupières mi-closes, les yeux jaunes épiaient le Français. Des yeux fixes, qui ne clignaient pas, comme ceux d'un serpent braqués sur une proie.

A nouveau, la voix de miel retentit, dans un murmure :

— Je vois que, contre toute attente, commandant Morane, vous avez échappé à mes dacoïts. Décidément, vous devenez encombrant, bien encombrant...

Dans le visage de Ming, seules les lèvres bougeaient. On eut dit un masque taillé dans un bloc de marbre un peu verdâtre et dont la bouche était animée par vertu magique.

— L'un de nous va mourir ici, commandant Morane, continuait le Mongol, et ce sera vous...

Bob éclata d'un rire sans contrainte.

— Peut-être me croyez-vous manchot, Monsieur Ming, dit-il avec un accent plein de gouaille. Je vous parodierai les paroles historiques de Fontenoy : Tirez les premiers, messieurs les Anglais – et je vous dirai : Faites les premiers pas, Monsieur Ming. Le commandant Morane vous attend de pied ferme, et c'est avec plaisir qu'il débarrassera le monde d'un sacripant de votre espèce.

Ming ne répondit pas. Visiblement, aucune insulte ne pouvait l'atteindre. Calmement, il posa la Couronne de Golconde sur une petite stèle dressée le long de la muraille et s'avança vers Morane. Ce dernier attendait l'assaut. Il devinait que Ming serait un adversaire redoutable, possédant non seulement la force physique, mais aussi la force morale.

Les yeux rivés aux yeux jaunes du grand Mongol, Bob s'attendait à chaque instant à ce que celui-ci se précipitât sur lui. Et, soudain, Ming fit un pas en avant, son énorme main fendit l'air à la façon d'une hache mais, au lieu d'atteindre le flanc de Morane, qui s'était dérobé, elle ne rencontra que le vide.

Alors commença un étrange combat dont l'issue devait voir la défaite totale, et peut-être la mort, de l'un des adversaires. Très vite, Bob s'était rendu compte que Ming possédait une habileté consommée, mais aussi une force redoutable dans ses bras prodigieusement longs et musclés comme des pythons. Pourtant, le Mongol n'employait ni cette habileté ni cette force à fond, se contentant d'amorcer des attaques que Bob parait. De la même façon, Ming parait les coups que Morane lui portait. En outre, il refusait le corps à corps, demeurant à distance, fixant avec insistance son antagoniste de ses yeux jaunes.

Morane n'ignorait pas qu'au cours d'un combat il faut toujours garder les regards rivés à ceux de son adversaire afin de prévenir ses moindres réactions, d'y lire ses moindres intentions. Bob se demandait maintenant si cette méthode était la bonne car, lentement, ses jambes se faisaient de plomb et ses bras s'alourdissaient au point qu'il éprouvait bien de la peine à les lever pour frapper. Il n'avait encore reçu aucun coup sérieux et, cependant, il se sentait plus las que s'il avait servi, durant des heures, de punching-ball à un champion de boxe. Et, brusquement, il comprit. Il comprit que Ming faisait usage d'un pouvoir hypnotique pour annihiler son énergie, le mettre définitivement, et sans aucun risque, à sa merci. Morane voulut rompre le charme, mais il était trop tard déjà. Il ne pouvait plus détourner les yeux et, de plus en plus rapidement, ses forces l'abandonnaient, et aussi toute volonté de lutter. Finalement, il se sentit définitivement subjugué. Alors Ming parla :

— Demeurez immobile, commandant Morane. Je vous l'ordonne !

Les pieds de Morane restèrent collés au sol, comme si l'on venait de les y visser.

— Baissez les bras à présent...

Bob tenta de résister encore, mais ses bras lui tombèrent le long du corps et il demeura rigide, pareil à une statue. Ming s'approcha et son énorme poing, lancé à toute force, atteignit le Français au creux de l'estomac. Plié en deux par une douleur intense, les poumons vidés de tout air, Bob tomba à genoux. Incapable de faire le moindre mouvement, il n'apercevait plus son antagoniste qu'à travers un brouillard rouge que, seuls, les regards des terribles yeux jaunes perçaient, continuant à insuffler la volonté de Monsieur Ming dans l'être du vaincu.

Peu à peu, le brouillard se dissipa, mais Morane ne retrouvait pas ses forces pour autant. Il demeurait à genoux, inerte, les mains crispées sur son estomac douloureux, dans une pose de guerrier blessé.

— Je suis venu ici pour m'approprier les yeux de Siva, expliqua Ming. Ajoutés au trésor des anciens sultans, ils augmenteront encore mes moyens, car j'ai besoin de beaucoup d'argent pour réaliser mes projets. A présent que vous êtes hors d'état de me nuire, je vais, sous vos yeux, m'emparer de ces beaux bijoux qui n'ont sans doute pas leurs pareils.

Deux mains énormes, noueuses, aux doigts recourbés comme des griffes, se tendaient vers Morane. Ming continua :

— Ensuite, je vous étranglerai pour que, plus jamais, vous ne vous dressiez sur ma route. Je vous ai dit déjà que vous étiez un homme dangereux, commandant Morane, et je n'aime les hommes dangereux que quand ils sont morts...

Sur ces paroles, Ming se détourna et marcha vers la grande effigie de Siva. Pendant un moment, Bob retrouva quelque force.

— N'approchez pas de l'idole, Ming, fit-il d'une voix mourante. Ces diamants sont sacrés. Vous allez commettre un vol sacrilège. Siva vous punira. C'est le dieu destructeur...

Certes, Morane ne croyait pas en Siva, mais des millions d'Indiens y croyaient, eux, et c'était cette croyance qui le rendait sacré, parce qu'elle portait l'espoir et la crainte d'une multitude d'êtres humains.

Monsieur Ming cependant ne semblait pas avoir entendu cet avertissement. Il se hissa sur l'autel et, lentement, se mit à grimper le long de l'idole, prenant appui sur les genoux, sur les

cuisses, le ventre de bronze, se hissant laborieusement le long de la poitrine géante. Bientôt, il atteignit la hauteur du visage. Quand il eut trouvé un solide appui, il se tourna vers Morane, toujours immobilisé par la douleur du coup reçu, et dit :

— Ce sont les plus beaux diamants du monde, comme je le pensais. Quand ils seront en ma possession, ils feront de moi, avec le trésor de Golconde, l'homme le plus riche de l'univers.

Même en cet instant, Ming parlait avec calme, très maître de son triomphe. Cet homme paraissait modelé dans une matière inconnue, vivante mais résistant à toutes les tempêtes. Il tira un couteau de sa poche, l'ouvrit et le glissa sous une des paupières du dieu, afin de dessertir le précieux œil. A ce moment, Bob eut l'impression que l'idole grimaçait davantage encore, comme si une douleur soudaine la torturait. Il y eut un long grincement et l'un des six bras, celui qui tenait le cimenterre, s'abattit soudain. La main droite tranchée net au niveau du poignet, Ming poussa un cri de douleur. Perdant l'équilibre, il glissa, les pieds en avant, le long de la statue et, perdant son sang en abondance, roula sur les dalles.

Le bras de l'idole avait repris sa place. Et le dieu continuait à grimacer, ayant puni l'audacieux qui avait voulu profaner sa toute puissance d'archange exterminateur.

XIII

« Je dois me lever !... Il faut que je me lève ! pensait Bob. »

Un homme était en train de mourir, là, devant lui, perdant son sang, et toute rancœur l'avait quitté. Une seule pensée l'occupait à présent : se précipiter au secours de son semblable, pour le sauver, même si ce semblable avait été, quelques minutes plus tôt, disposé à le tuer froidement.

Ming, assommé par sa chute, demeurait immobile au pied de l'idole.

— Je dois me lever ! fit Morane à haute voix. Il faut que je me lève !

Le son de ses propres paroles lui rendit une partie de son énergie. Il respira à fond, pour se remplir les poumons d'air et atténuer la douleur qui lui tordait toujours l'estomac. Il réussit à se relever et, plié en deux, les jambes flageolantes, s'avança vers Ming. Ce dernier, toujours sans connaissance, ne bougeait pas. Sa terrible blessure saignait à flots et, si l'on n'intervenait pas promptement, il serait, avant longtemps, mort exsangue.

Écouteant la voix de la pitié qui parlait en lui, Morane se baissa et, déboutonnant la veste de clergyman du Mongol, enleva sa ceinture qu'il lui noua aussitôt autour du bras droit, pour former garrot. Il avisa ensuite le couteau de Ming, tombé à quelques pas, et s'en servit en guise de tourniquet. Bientôt, veines et artères fortement comprimées, l'hémorragie s'arrêta.

Cette opération accomplie, Bob releva la tête et essuya du revers de la main la sueur perlant à son front. Quand il reporta ses regards sur le blessé, celui-ci avait ouvert les yeux et le considérait avec un étonnement manifeste comme s'il ne comprenait pas comment ce même homme qu'il voulait tuer tout à l'heure pouvait ainsi s'efforcer de lui sauver la vie.

Morane eut un mauvais sourire.

— Je vous avais prévenu que Siva se vengerait, dit-il.

Ming ne broncha pas. Il n'eut pas une parole de gratitude, ne souffla pas le moindre mot.

— Vous voyez, fit encore Bob, que l'on a parfois besoin d'un homme dangereux comme le commandant Morane.

Toujours pas de réponse. Les yeux jaunes continuaient seulement à fixer le Français, comme s'il s'agissait d'un être inconnu.

— Vous avez perdu beaucoup de sang, continua Bob, et bientôt ce garrot ne suffira plus. Je vais cautériser votre blessure. Cette méthode est certes expéditive, mais je n'ai aucun autre moyen à ma disposition...

Sans attendre une réponse qui ne devait pas venir, Bob Morane marcha vers l'un des braseros occupant l'un des angles de l'autel. Il trouva un tisonnier à manche de bois destiné à attiser la flamme, et il le plongea dans les braises brûlantes, de façon à ce que celles-ci le recouvrirent complètement. Tout en accomplissant ces préparatifs, il se demandait pourquoi il agissait ainsi, s'il n'eut pas mieux valu abandonner Ming à son tragique destin. Cet homme était un monstre, une plaie au flanc de l'humanité, et le laisser périr eut peut-être équivalu, tout compte fait, à accomplir une bonne action.

Pourtant, Bob savait que toutes ces considérations étaient vaines, que jamais il ne pourrait se résoudre à laisser mourir un être humain sans intervenir, sans tenter l'impossible pour l'arracher au trépas.

Quand le tisonnier fut rouge, Morane le saisit par le manche et, le tenant brandi telle une arme, revint vers Monsieur Ming et s'agenouilla à ses côtés.

— Du courage, conseilla-t-il. Vous allez ressentir une douleur atroce, mais il faut bien y passer.

Soudain, Ming parut recouvrer l'usage de la parole.

— Allez-y sans crainte, commandant Morane. La souffrance est une de mes vieilles amies, et je sais la maîtriser à ma guise...

Morane crut que le Mongol se vantait. Pourtant, durant toute la terrible opération, il ne poussa pas la moindre plainte, pas le moindre gémissement. Quand ce fut terminé, le visage de Morane était couvert d'une sueur froide, tandis que celui de

Ming demeurerait impassible et sec, comme si, réellement, l'étrange personnage n'avait pas ressenti la moindre douleur.

— Vous voilà tiré d'affaire, fit Morane. Momentanément du moins. Naturellement, il vous faudra d'autres soins mais, personnellement, je ne puis plus rien pour vous, car l'on m'attend ailleurs.

En prononçant ces dernières paroles, il pensait à Jini, qui devait l'attendre dans l'angoisse au monastère de Kunwar. Désignant un grand gong de cuivre placé dans un coin, il continua :

— Avant de fuir, je vais appeler les prêtres. Ils viendront. A vous de vous expliquer avec eux. Quand ils sauront que vous avez voulu dérober les yeux de Siva, ils vous prodigueront sans doute tout autre chose que des félicitations... Bien entendu, j'emporte la Couronne de Golconde. Je crois l'avoir bien gagnée...

Se dirigeant vers la stèle où, tout à l'heure, Ming avait posé la couronne, Bob s'en empara. Ensuite, il marcha vers le gong et saisit la lourde mailloche. Il allait en frapper l'instrument quand, soudain, le Mongol le rappela.

— Pas encore, commandant Morane. Attendez... Je veux vous parler...

*

Debout à deux mètres de Monsieur Ming, dont il redoutait une ultime trahison, Bob prêtait l'oreille à ce que le blessé avait à lui dire. Le Mongol parla de cette voix basse et douce, si curieuse sortant de la bouche d'un être aussi monstrueux, tant physiquement que moralement.

— Vous m'avez sauvé la vie, commandant Morane, et sans votre intervention rapide et généreuse il est certain que, jamais, je n'aurais survécu pour réaliser mon œuvre. Je ne vous entretiendrai pas de cette dernière, car vous ne la comprendriez guère sans doute, et pas davantage n'approuveriez-vous les moyens que je compte employer... Je vous dois donc de la reconnaissance, non pour moi-même, mais pour cette œuvre. Voilà pourquoi Miss Savadrâ et vous ne serez plus inquiétés

désormais. Je vous abandonne également la Couronne de Golconde.

Morane se mit à rire doucement.

— Merci pour le cadeau, Monsieur Ming, mais je l'ai déjà, cette Couronne de Golconde, et vous n'êtes pas en état de me la reprendre...

— Vous croyez cela ? Malgré ma faiblesse physique, il me suffirait de vous regarder dans les yeux, d'une certaine façon, pour vous obliger à poser cette couronne à ma portée. Je n'en ferai rien cependant. Mieux, je vais vous faire un cadeau bien plus précieux encore...

De sa main valide, Ming déboutonna le col de sa chemise, fouilla par dessous et en tira un petit objet, retenu par un fin cordon de soie et qu'il jeta aux pieds du Français.

Se baissant, Bob ramassa l'objet. C'était un petit masque d'argent massif, de trois ou quatre centimètres de diamètre à peine, et qui représentait un visage de démon cornu et grimaçant, au front couvert de caractères cabalistiques. Le travail devait être tibétain et, bien que Morane eut pas mal roulé sa bosse à travers l'Asie, il n'avait jamais rien vu de semblable. Les caractères lui étaient particulièrement inconnus.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il ? Un talisman ?

— Appelez cela comme vous voudrez mais, surtout, ayez soin de passer le cordon autour de votre cou, par-dessus la veste. Peut-être, avant longtemps, vous en félicitez-vous...

Pensant avec raison que suivre le conseil de Ming ne pouvait lui faire aucun mal, Bob obéit et passa le cordon autour de son cou, laissant reposer le petit masque d'argent sur sa poitrine.

— Maintenant, partez, dit encore Ming. Partez sans retard et regagnez au plus vite le monastère de Kunwar...

Morane fit volte-face et retourna vers le gong, qu'il frappa cette fois à plusieurs reprises, de toutes ses forces. Le son roula avec un bruit de tonnerre à travers le temple, et il n'était guère douteux que les prêtres, qui dormaient à proximité, ne fussent aussitôt arrachés à leur sommeil. Bob n'attendit cependant pas leur venue, car il était peu soucieux de s'attirer de nouveaux ennuis. Passant la Couronne de Golconde autour de son bras

gauche, il grimpa le long de la muraille en s'aidant des sculptures et atteignit l'entrée du boyau permettant d'accéder au-dehors. Une fois là, il se tourna vers Ming, mais celui-ci ne semblait plus prêter la moindre attention à son sauveur, comme si jamais celui-ci n'avait existé.

Alors, bien décidé à oublier définitivement le redoutable Mongol, Bob se mit à remonter le boyau pour regagner l'air libre...

XIV

Tournant le dos au temple de Siva, Morane marchait à présent à travers la Vieille Cité, en direction de l'escalier flanqué de tigres de pierre et qui, l'on s'en souvient, menait à la plaine. Afin d'éviter la petite place où s'élevait la fontaine à tête de vache, Bob avait entrepris de faire un léger crochet.

Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de songer à Ming. Énigmatique personnage, auquel semblait lié un énigmatique destin. Quels étaient ces grands projets qu'il caressait ? Bob l'ignorait, et sans doute l'ignorerait-il toujours. En même temps, il réfléchissait à la vanité de l'orgueil humain. Servi par des dons extraordinaires d'intelligence, de volonté et aussi de force physique, Ming pouvait se croire invincible et, en fait, il se croyait tel. Pourtant, il avait suffi de l'ingéniosité de quelque prêtre oublié qui, jadis, avait conçu le mécanisme permettant au bras de Siva de s'abattre dès que l'on touchait à l'un des yeux de diamants, pour mettre son existence en danger.

« Cessons de penser à Monsieur Ming, songea Bob.

En ce moment, il doit être en train de s'expliquer avec les prêtres alertés par le gong. Je doute d'ailleurs que, à moins de recevoir des soins immédiats de la part d'un bon médecin, il puisse survivre à sa blessure. Il a perdu beaucoup de sang et aurait besoin au plus vite d'une transfusion. Cependant, avec un phénomène de ce genre, on ne peut jamais savoir. Quand je l'ai quitté, il me remerciait de lui avoir sauvé la vie...»

Qu'un personnage comme le redoutable Mongol fut sensible à la reconnaissance, c'était bien là ce qui étonnait davantage Morane, et il pensa que tout homme, si sûr de soi fut-il, possédait une faiblesse quelconque. En effet, dans le cas de Ming, la vertu de reconnaissance était une faiblesse, et rien d'autre.

Bob avait parcouru déjà la moitié du chemin séparant le temple de Siva de l'escalier aux tigres de pierre quand,

brusquement, il s'immobilisa. Un bruit lui parvenait, martellement lourd, faisant trembler le sol.

Lentement, Bob s'avança vers un rideau de feuillage de derrière lequel provenait le bruit. Avec précaution, il écarta les branchages et jeta un coup d'œil au delà, pour distinguer aussitôt une dizaine de masses grises, dans lesquelles il reconnut sans peine des éléphants, assurément de ceux-là qui, tout à l'heure, gravissaient le grand escalier. Des hommes, dont Hubert Jason, accompagnaient les pachydermes, qui semblaient lourdement chargés. Bob comprit alors que les complices de Monsieur Ming commençaient à évacuer le trésor pour le mener sans doute vers quelque autre cachette. Ces dix éléphants emportaient une première cargaison d'or et de pierres précieuses, tandis que Clarkson était sans doute en train de surveiller le chargement des dix autres.

En prenant soin de ne pas se faire repérer, Bob Morane surveillait le passage de la petite caravane, dont la route coupait la sienne. Un glissement derrière lui le fit sursauter. Il voulut se retourner, mais des mains nerveuses s'abattirent sur ses épaules, immobilisèrent ses bras et la Couronne de Golconde, qu'il tenait à la main, roula dans les hautes herbes. Bob voulut résister, tenter de se débarrasser de ses agresseurs ; ceux-ci cependant, bénéficiant de la surprise, ne relâchèrent pas leur étreinte. Le Français fut réduit à l'impuissance et ce fut seulement alors que le cri sinistre des dacoïts retentit à son oreille.

*

A l'appel des tueurs de Ming, il y avait eu un remue-ménage de l'autre côté du rideau de feuillage. Puis, celui-ci s'ouvrit, pour livrer passage à Hubert Jason, qui tenait à la main un fanal allumé. Quand il aperçut Bob, le Roi du Poker éclata de rire.

— Tiens, s'exclama-t-il, voilà mon vieil ami le commandant Morane ! Il me semble qu'une fois encore vous avez tiré la mauvaise carte !

Morane aurait pu déplorer le mauvais sort qui l'avait fait surprendre par des éclaireurs dacoïts. Il préféra cependant

narguer son adversaire afin de sauver la face, de tenter de s'en sortir par un bluff qui, tout compte fait, se révélerait sans doute inutile.

— Je ne tire jamais la mauvaise carte, monsieur Jason, fit-il d'une voix calme.

— Pourtant, souvenez-vous, sur le *Gange*, quand nous avons joué au quitte ou double...

— Vous avez tiré un as de pique, en effet, reconnut Morane. Mais vous n'avez pas vu la carte que j'avais tirée, moi. C'était un as de cœur.

Un profond étonnement se peignit sur le visage aux traits épais d'Hubert Jason.

— Un as de cœur ? Vous voulez rire ? Dans ce cas vous auriez...

— Perdu volontairement, monsieur Jason ? C'est bien cela. J'ai perdu volontairement parce que je n'aime pas prendre l'argent des autres...

A présent, Jason semblait être revenu de sa surprise. Il haussa les épaules pour déclarer :

— Allons donc, vous voulez vous faire passer pour un homme désintéressé et...

Le Roi du Poker n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un des dacoïts qui se tenaient debout à ses côtés tendit soudain le bras vers la poitrine de Morane, où pendait toujours le petit masque tibétain en argent massif. L'Indien parla rapidement, en une langue à laquelle Morane ne comprit goutte, et qui devait être le dialecte de quelque lointaine province. Les autres dacoïts avaient, eux aussi, aperçu la petite breloque et un murmure terrifié fusait de toutes les lèvres, tandis que les hommes qui tenaient Morane s'écartaient de lui avec respect.

— Le Signe ! fit Jason. Vous portez le Signe !

Il jeta un ordre et les dacoïts s'éloignèrent. Jason parla encore :

— Jamais aucun de ces hommes ne mettra la main sur vous tant que vous serez en possession du Signe. Que la volonté de Monsieur Ming soit faite ! Vous aviez raison, commandant Morane, vous ne tirez jamais la mauvaise carte et, cette fois encore, vous avez gagné...

A son tour, le Roi du Poker disparut parmi les feuillages, laissant Morane seul avec son étonnement. Tout en tournant et retournant entre ses doigts le petit masque d'argent, le Français murmurait, sans bien comprendre ce qui lui arrivait :

— Le Signe ! Je me demande de quel signe il peut bien s'agir. Ming avait raison tout à l'heure, quand il m'a déclaré : « Peut-être, avant longtemps, cela vous sauvera-t-il la vie... » Mais je veux bien que l'on me coupe en huit dans le sens de la longueur si j'y comprends quelque chose. Enfin, comme disait mon ami le Roi du Poker : Que la volonté de Monsieur Ming soit faite !

Il haussa les épaules et ramassa la Couronne de Golconde, qui était demeurée dans les hautes herbes, là où elle était tombée. Il franchit alors à son tour le rideau de feuillage et attendit que les éléphants, Hubert Jason et les dacoïts eussent disparu. Alors, il se mit en route en direction de l'escalier tandis que, vers l'est, l'aurore commençait à dorer le ciel.

Plus que jamais, Morane avait hâte d'atteindre le monastère de Kunwar, pour remettre à Jini ce qu'il avait pu sauver de son fabuleux héritage. Que la jeune fille lui sourit avec reconnaissance et ce serait là sa plus belle récompense. Pourtant, il ne pensait pas seulement à la gracieuse Eurasienne. Un peu partout, dans le monde, il y avait d'autres jeunes filles à protéger, et aussi des malheureux en détresse à arracher à l'adversité, et c'était autant vers eux que vers Jini que Bob Morane portait ses pas.

FIN